
3 1761 07759917 3




LIBRO LIBER

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Centimes.

EUGÈNE DE MIRECOURT

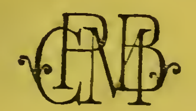
LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

ÉMILE AUGIER

THÉODORE BARRIÈRE

ANICET BOURGEOIS



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1870

ÉMILE AUGIER

THÉODORE BARRIÈRE

ANICET BOURGEOIS



ÉMILE AUGIER

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle.

ÉMILE AUGIER
THÉODORE BARRIÈRE
ANICET BOURGEOIS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

92

PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Étranger

1870

ÉMILE AUGIER

Cet écrivain est un de ceux que nous avons suivi le plus assidûment dans la carrière.

Les débuts de M. Emile Augier — disons-le très-haut — nous avaient donné quelque espérance de voir enfin parmi nous une plume consciencieuse, une âme honnête sortir de l'immoralité systématique et du paradoxe flagrant.

Notre illusion n'a pas été longue.

M. Emile Augier n'a pas tenu ce qu'il promettait. Ce héros du prix Montyon s'est écarté brusquement de sa tâche loyale et décente, pour donner tout à coup les mains à l'œuvre ténébreuse que la perversité du siècle cherche à accomplir.

L'auteur du *Fils de Giboyer* naquit à Valence, département de la Drôme, le 17 septembre 1820.

Son père, M. Victor Augier, avocat de mérite, épousa la fille de Pigault-Lebrun littérateur du premier empire, connu par ses romans immoraux et sacriléges.

En 1826, la famille s'établit à Paris, où M. Augier venait d'acheter une charge à la cour de cassation.

Pigault-Lebrun vivait encore. Il avait soixante-quatorze ans.

Quelquefois le dimanche, ce vieil excommunié [1] allait visiter son petit-fils, qu'on avait mis très-jeune en pension.

Il montrait à l'enfant des jouets, des sucreries, excitait ses désirs, provoquait sa gourmandise, et ne vidait ses poches qu'après avoir fait répéter au petit malheureux toutes sortes de blasphèmes contre la religion et contre les prêtres. L'auteur de *Monsieur Botte* avait tout un plan d'éducation de ce genre, destiné à former l'esprit et le cœur de l'enfance.

Nous garantissons ce fait inouï, car nous le tenons de personnes honorables et entièrement dignes de foi.

Par bonheur ce grand père un peu trop... original (il faut se modérer dans

1. Ses romans furent condamnés à Rome d'une manière toute spéciale, et plusieurs l'ont été e Francc par l'autorité civile.

l'emploi des épithètes) n'eut pas le loisir d'appliquer longtemps son système. Il alla porter ses œuvres aux pieds de l'Eternel, et put définitivement savoir quelle était la valeur théologique de *l'Enfant du carnaval* et de *Mon oncle Thomas*.

Vers 1840, M. Emile Augier écrivait à un de nos comédiens célèbres une lettre devenue précieuse, et qui est tombée, je ne sais comment, entre les mains d'un amateur d'autographes. L'académicien futur demandait, dans le style le plus humble, qu'on daignât lire le manuscrit d'une de ses premières pièces, et la lettre se termine par ces mots :

« Je n'ai d'autre titre à faire valoir près de vous que celui d'être le petit-fils de Pigault-Lebrun. »

Si cela pouvait être une recommandation aux yeux de l'illustre artiste, qu'un

sentiment de discrétion m'empêche de nommer, je l'ignore ; en tout cas, ce n'en est pas une pour les hommes religieux, que M. Emile Augier devait si grièvement insulter plus tard.

« Examiné comme écrivain, dit la *Biographie universelle*, Pigault-Lebrun, au point de vue moral, ne saurait esquiver un blâme immense. Il a subi, objectera-t-on, l'action d'un siècle perverti ; mais d'abord c'est déjà un acte gravement répréhensible que de servir selon son goût un public corrompu ; ne fût-ce qu'à ce titre, il mérite à bon droit une censure sévère. Ses tableaux, ses récits ont certainement popularisé les mœurs faciles, l'amour effréné du plaisir, les désordres précoces, qui bientôt étiolent, énervent, non seulement l'individu, mais encore les nations, et qui, par la voix du sensualisme que divinise Pigault, amènent les masses

à la bassesse, à l'hypocrisie à l'esprit d'intrigue, à l'ambition sans frein et à la cupidité. Nous ne balançons donc pas à mettre ce romancier au nombre des auteurs les plus funestes qui aient jamais encouragé, secondé et développé par leurs écrits les tendances perverses du public. »

Emile acheva ses classes en élève studieux.

On le destinait à exercer la profession d'avocat ; mais il avait pour la littérature une passion irrésistible, contre laquelle vinrent échouer toutes les remontrances de la famille.

Un de ses jeunes compatriotes, Nogent-Saint-Laurens, fut son collaborateur pour une première pièce en cinq actes, intitulée *la Conquête de Naples par Charles VIII*. Le directeur de l'Ambigu-Comique, M. Dutertre, ne jugea pas con-

venable de recevoir l'œuvre de nos amis, et le barreau parisien doit un avocat célèbre à ce désappointement littéraire.

Plus tenace que son camarade, Emile continua d'écrire pour le théâtre.

Les sociétaires de la Comédie française virent bientôt un jeune homme de vingt-trois ans frapper aux portes du comité de lecture.

Surpris de tant de jeunesse unie à tant d'audace, ils refusèrent la *Ciguë*, et Dieu sait quelle avalanche d'imprécations et d'injures tomba sur eux du sommet des journaux, lorsque la pièce, portée à l'Odéon, y obtint un si magnifique succès!

Messieurs les critiques oubliaient une simple particularité.

En passant sur la rive gauche, la *Ciguë* avait subi des transformations heureuses. M. Louis Monrose, comédien très-aimé à

l'Odéon, et qui possédait parfaitement son public, était de l'avis des sociétaires de la rue Richelieu : il jugeait la pièce incomplète.

— Tout cela, dit-il à l'auteur, pèche par la base et n'a pas de dénoûment convenable. Croyez-moi, faites deux actes.

Dirigé par les conseils et la bienveillance active du comédien, M. Emile Augier put donner à son œuvre cette brillante contre-partie, à laquelle très-évidemment est dû le succès.

Voilà ce qui explique toutes les sottises que débitent parfois certains journalistes mal informés.

Aujourd'hui, la *Ciguë* n'est plus boiteuse.

Grâce à M. Louis Monrose, elle a pu revenir, sur deux excellentes jambes,

prendre place au répertoire du premier de nos théâtres.

Cette comédie, où l'on drape les roués modernes sous le manteau des roués antiques, fit du premier coup la réputation de son auteur. Emile Augier devint avec Ponsard un des chefs de l'école du bon sens, école qui se donnait mission de refréner les excès du romantisme, et qui se montrait — soit dit en passant — quelque peu pédante.

Nous ne chercherons pas querelle à M. Augier pour avoir, en tête de la *Ciguë*, et juste au moment où il se posait en poëte moraliste, essayé de réhabiliter dans une préface la mémoire de son aïeul : les sentiments de famille et les affections naturelles ont parfaitement le droit d'être illogiques.

Le jeune auteur avait conquis ses grandes entrées à la Comédie française.

Il y donna trois actes en 1845, sous ce titre : *Un homme de bien.*

Mais on trouva que ce prêtre de l'école du bon sens manquait à l'exercice de sa foi, cultivait l'étrange, se frottait au paradoxe et trébuchait çà et là dans quelques ornières romantiques.

Un peu découragé de la froideur qui accueillait sa seconde pièce, Emile bouda le public pendant plusieurs années.

Le triomphe de *l'Aventurière*, en 1848, lui rendit sa belle humeur, et l'année suivante il donna cette fameuse *Gabrielle*, en cinq actes et en vers, où les principes de vertu, les saintes affections, le respect du lien conjugal, les joies paisibles du foyer domestique sont prêchés sur tous les tons et avec toutes les rimes.

Le poëte s'appliquait principalement à caresser la bourgeoisie, plus habituée de nos jours à la critique qu'à l'éloge.

Elle lui sut gré de cette prévenance inattendue et le paya généreusement en bravos.

Une couronne académique et le prix Montyon achevèrent de récompenser l'heureux flatteur des bourgeois.

De 1850 à 1855, M. Augier gratifia la scène de quatre nouvelles œuvres : *le Joueur de flûte*, reproduction mal déguisée de la *Ciguë;* un grand drame intitulé *Diane*, d'une conception médiocre, et que le jeu même de mademoiselle Rachel ne put soutenir ; *la Pierre de touche*, étude de premier ordre, où le talent de Jules Sandeau vint en aide au talent fatigué de son collaborateur, et enfin la comédie de *Philiberte*, à laquelle M. Montigny s'empressa d'ouvrir les portes du Gymnase.

A cette époque les applaudissements accordés aux pièces de genre de M. Alexan-

dre Dumas fils empêchaient M. Augier de dormir.

Il essaya par son *Mariage d'Olympe* de faire oublier au théâtre du Vaudeville le succès de la *Dame aux Camélias*, mais ce fut une tentative malheureuse. Il eut plus de chance au Gymnase et obtint, avec *le Gendre de M. Poirier*, un véritable triomphe. Il est vrai que, pour cette pièce, il avait encore été soutenu par la collaboration de Jules Sandeau.

A dater de cette époque, on ne voit plus guère M. Augier travailler seul.

Ceinture dorée, les Lionnes pauvres, Un beau mariage, la Chasse au roman et *l'Habit vert* revendiquent la demi-paternité d'Edouard Foussier, de Jules Sandeau et d'Alfred de Musset. La *Jeunesse*, représentée à l'Odéon, est une copie maladroite de la pièce de M. Ponsard qui a pour titre *l'Honneur et l'Argent.*

Inquiet du vide qui s'opérait dans son imagination, M. Augier recourut aux pièces d'actualité, comme seules capables de galvaniser sa gloire défaillante.

Les Effrontés, premier essai du genre, obtinrent assez de réussite pour l'enhardir et le décider à pousser jusqu'au scandale une seconde tentative.

Familier des salons d'un prince allié à Victor-Emmanuel, et trouvant là fort peu de sympathie aux intérêts de Rome, Emile évoqua l'ombre de son grand-père pour écrire sous son inspiration *le Fils de Giboyer*, entassa toutes les plaisanteries bêtes, tous les dénigrements, tous les persiflages auxquels se livrent depuis un siècle les ennemis de l'Eglise, en fit un bloc d'opprobre et le lança contre la catholicité.

La masse ignoble retomba tout droit sur la tête de l'auteur.

Il fut aussi écrasé par cette pièce que l'avait été M. About après la publication de son coupable livre de la *Question romaine*.

Si, parmi les nombreuses absurdités de ce siècle, il reste un monument de folie imprudente et de mauvaise foi systématique, Emile Augier peut se flatter d'en être l'architecte.

On pardonnait à M. Augier son aïeul, parce que le petit-fils semblait suivre une route diamétralement opposée à celle du grand-père, dont les romans impies et orduriers ont infesté la France.

La Ciguë, pierre fondamentale de la réputation du jeune auteur, est une œuvre délicate et charmante, qui a remis subitement en vogue la comédie de mœurs en vers, exilée du théâtre par l'invasion du romantisme.

L'homme de bien et *l'Aventurière* sont deux pièces très-morales.

Gabrielle, couronnée par l'Académie, est la fille honnête et sage des sentiments de l'écrivain que j'ai connu à cette époque.

Je ne puis croire que le cynisme abject, que l'impiété sale et immonde qui ont dicté *l'Enfant du Carnaval, la Folie espagnole* et tant d'autres abominables livres, aient pu tenter un seul instant, comme gloire et comme renommée, le petit-fils de Pigault-Lebrun.

M. Emile Augier a le caractère loyal et l'âme honnête.

Il ne sommeillait pas hypocritement sur les fleurs de la morale et de la décence pour se réveiller plus tard dans les broussailles démocratiques et dans le bourbier du sarcasme antichrétien.

J'affirme qu'il a reçu de mauvais conseils.

Il a cédé à quelque influence compromettante. La comédie du *Fils de Giboyer* ne lui ressemble en aucune sorte, elle n'a ni son esprit ni son style.

Ces cinq actes, joués sur le premier de nos théâtres par les comédiens ordinaires de l'Empereur, sont une insulte à la France, qui n'a pas renoncé jusqu'à ce jour et qui ne renoncera jamais au plus beau de ses titres, celui de Fille aînée de l'Eglise.

Que les populations malsaines et dépravées qui encombrent la capitale applaudissent une pièce de ce genre, c'est tout simple.

Mais la province a voulu à son tour juger l'œuvre.

Il y a là trente et quelques millions de catholiques dont le sentiment a cru devoir

se manifester. Les huées de Lille et d'Autun, les sifflets de Toulouse et les manifestations peu flatteuses qui ont accueilli la pièce dans un grand nombre d'autres chefs-lieux, doivent donner à réfléchir à M. Augier.

C'est la nation presque tout entière, c'est la majorité de ses compatriotes qu'il n'a pas craint d'outrager de la façon la plus indigne.

Molière, en écrivant son *Tartufe*, a flétri le vice qui se pare du manteau religieux ; mais il n'a pas accusé d'hypocrisie tous les chrétiens de son siècle. Il n'a bien évidemment présenté que l'exception, tandis que M. Emile Augier a eu l'outrecuidance de donner cette exception comme la règle, et comme la règle absolue.

Tous ses catholiques sont de triples coquins ou de triples sots.

Pas une scène, pas une phrase qui établisse la moindre réserve en faveur de la piété franche et de la religion sincère.

Donc M. Augier n'est pas un adversaire loyal.

Il nous a porté des coups florentins, et nous en appelons au jury d'honneur.

Ses autres œuvres dramatiques sont *le Post-Scriptum*, — *les Lions et les Renards* et *Paul Forestier*.

Décidément, ce bizarre auteur n'est qu'un écho du Palais-Royal moderne. Il prête sa plume aux idées ultra-radicales et peu catholiques du prince dont il est le familier.

La pièce des *Lions et les Renards* contient de nouvelles et coupables attaques contre nos sentiments et nos croyances.

Que l'auteur y prenne garde : on ne doit prêter sa plume à personne par fai-

blesse, par inconséquence ou par flatterie. Rien n'était plus dangereux sous le premier empire, et cela pourrait bien ne pas être toléré longtemps sous le second. En lisant quelques détails historiques dont j'ai fait la découverte, M. Augier pourra facilement s'en convaincre.

Voici une anecdote que je l'engage à méditer avec toute l'attention dont il est susceptible.

Pigault-Lebrun était en Westphalie, à la cour du roi Jérôme, qui l'avait nommé son lecteur et son bibliothécaire. Il mena là, jusqu'en 1811, une vie selon ses goûts, vie de plaisirs faciles et d'orgies perpétuelles, — narguant et aidant le prince à narguer l'étiqnette en pleine Allemagne.

Or il arriva que Jérôme se sentit la velléité de prendre à l'égard de son frère, l'Empereur et Roi, des airs d'indépendance. Pigault-Lebrun s'avisa de tenir la plume

pour Sa Majesté Westphalienne. Il lui fit la minute d'une épitre très-irrévérencieuse, que Jérôme transcrivit de sa main, en réponse à une verte missive de l'Empereur.

Dans cette missive le maître disait entre autre choses :

« Mon frère Jérôme-Napoléon, roi de Westphalie, tout me prouve que mes conseils, mes instructions, mes ordres font à peine de l'impression sur vous. Les affaires vous ennuient, la représentation vous fatigue. Sachez que l'état de roi est un métier qu'il faut apprendre, et qu'il n'y a pas de souverain sans représentation. Vous aimez la table, la table vous abrutira. Faites comme moi, restez à table une demi-heure. Le prince de Paderborn, que je vous ai donné pour aumônier, écrit à mon ministre des cultes que vous ne vous entretenez jamais avec lui d'affaires ecclé-

siastiques. C'est mal; il faut vous occuper de religion. Vous avez relégué votre chambellan Merfeldt à Hanovre, parce que, lui avez-vous dit, ses continuelles homélies sur l'étiquette vous fatiguent. Eh! comment saurez-vous votre rôle de roi, si personne ne vous l'apprend? Rappelez Merfeldt comme si cela venait de vous. Je fais communiquer à votre ministre Siméon mes ordres ultérieurs; il vous instruira.

« NAPOLÉON. »

Le roi Jérôme, après avoir lu cette lettre, dit à Pigault-Lebrun :

—Voyons, toi qui es un Protée littéraire, fais-moi le plaisir de répondre. Je copierai sans examen ce que tu auras écrit.

Pigault eut l'imprudence de céder à cette périlleuse invitation. Voici la lettre

qu'il écrivit, et qui fut copiée et envoyée à César par le roi Jérôme :

« Mon auguste frère Napoléon, empereur des Français, j'ai reçu les conseils de Votre Majesté ; je les respecte. Quant à vos ordres, je suis roi, — je donne des ordres et je n'en reçois point. Votre Majesté me reproche d'aimer la table. J'avoue que, comme je n'aime pas à me repaître d'une vaine fumée de gloire, je recherche une nourriture plus substantielle. Je suis gourmand sans être glouton, c'est tout ce qu'on peut exiger d'un roi. Vous me reprochez de ne pas aimer la représentation : je ne l'aime pas en effet, elle m'ennuie, et d'ailleurs elle ne va ni à ma taille ni à ma tournure. Au reste, j'ai modelé ma cour sur la vôtre, je m'habille comme vous, que pouvez-vous exiger de plus ? Le prince de Paderborn

me fait bâiller par ses éternelles homélies et ses longues messes. Je dois le garder, puisque vous me l'avez donné ; mais rien ne m'oblige à m'entretenir avec lui d'affaires ecclésiastiques, auxquelles je ne connais rien, auxquelles je ne veux rien connaître. Je renvoie tout à votre ministre des cultes. Il est vrai que j'ai nommé Merfeldt préfet de Hanovre, parce qu'il est meilleur administrateur que chambellan agréable. Je n'aime pas à employer des étrangers à mon service personnel ; j'ai germanisé les noms de ceux qui en sont chargés.

« JÉROME NAPOLÉON. »

Il est facile de deviner la colère de l'Empereur à la réception de cette lettre, dont les allusions blessantes à ses habitudes et à sa personne étaient à peine dissimulées, et dont bientôt l'auteur fut

connu, — car il n'y avait point de secret possible dans les soupers fins de ce joyeux royaume de Westphalie, et le maître avait partout sa police.

Rapp, qui allait prendre le gouvernement de Dantzig, fut le ministre de la foudre du Jupiter des Tuileries.

Il surprend Jérôme et Pigault-Lebrun au milieu d'un petit souper, auquel assistait la favorite du jour.

— Sire, dit-il, je suis chargé d'une commission désagréable. Je la tiens de votre frère, que j'ai laissé dans un état d'irritation impossible à décrire.

Le roi Jérôme pâlit.

A peine eût-il la force de dire à Rapp de s'asseoir, et, au lieu de lui offrir un verre de vin, il en prit un lui-même et but une rasade. Pigault-Lebrun, muet,

confus, et devinant de quoi il s'agissait, ne soufflait mot.

Rapp tira un papier de sa poche et lut un décret rédigé en ces termes :

ORDRE MANUEL DE L'EMPEREUR.

« Notre aide de camp, le général Rapp, partira sur le champ pour Cassel. Il fera venir en sa présence Müller, commandant des hussards de Westphalie, et se rendra avec lui chez le roi (Müller accompagnait effectivement le général). Le roi *gardera les arrêts* pendant quarante huit heures. Quant à Pigault-Lebrun, auteur de la lettre insolente que nous a écrite notre frère, il sera *mis au cachot* pendant deux mois, et ensuite envoyé en France sous bonne et sûre escorte. Nous donnons nos pleins pouvoirs au général Rapp pour qu'il requière la force publi-

que, dans le cas où par un excès d'aveuglement, on s'opposerait à l'exécution de nos ordres.

« NAPOLÉON. »

Si M. Augier met en doute la vérité de cette curieuse histoire, il peut ouvrir le tome LXXVII de la *Biographie universelle*[1], où il la trouvera racontée, presque dans les mêmes termes, par son grand-père lui-même, écrivant à son ami Réal.

Napoléon Ier n'était pas homme à permettre qu'un membre de sa famille, même le plus puissant et le plus voisin du trône impérial, se permît d'exprimer aussi cavalièrement un avis contraire au sien, surtout quand il s'agissait de religion.

Il avait rendu à la France catholique ses temples et ses autels.

1. Première édition (1845), page 189 et suivantes.

Sa Majesté Westphalienne trouvant les affaires ecclésiastiques ennuyeuses et les messes trop longues, l'Empereur jugea convenable de la mettre aux arrêts, et l'Allemagne émerveillée vit traiter un roi comme un simple lieutenant rebelle à la discipline.

Pour ce qui est de Pigault-Lebrun, dont Napoléon n'aimait pas les œuvres scandaleuses, il fit ses deux mois de cachot d'abord ; puis, comme Jérôme demandait à le conserver, son frère accéda à cette requête, à la condition que le coupable subirait trente jours de plus de *carcere duro*, — ce qui fut exécuté en toute rigueur.

Sa lettre valait cela.

Et les pièces du petit-fils mériteraient, selon nous, quelque chose d'analogue.

On ferait bien de revenir de temps à

autre aux anciennes mœurs et d'appliquer les anciens usages. Le second empire, dans cette salutaire imitation du premier, trouverait plus d'applaudissements qu'il ne semble le croire.

Du moins conviendra-t-on que le petit-fils de Pigault, mettant sa plume au service de n'importe qui pour tourner le catholicisme en ridicule, manque de l'autorité voulue pour exciter la confiance en haut, comme pour l'obtenir en bas.

Le 28 janvier 1858, on installa l'auteur de la *Ciguë* dans le fauteuil académique de M. de Salvandy, et, le 19 juin suivant, on lui donna la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Il avait reçu en 1850 la croix de chevalier.

M. Augier, certes, est loin d'être un écrivain de premier ordre.

Son style n'a pas la simplicité classique

et tombe à plat toutes les fois qu'il veut aborder les hardiesses et les originalités de la nouvelle école.

Il n'est pas dépourvu d'esprit, mais c'est un esprit sans délicatesse.

Il a de la verve, mais c'est une verve brutale.

Bref, il ressemble, en littérature, a ces femmes à demi-piquantes dans leur laideur, dont les séductions anormales s'expriment par un mot pittoresque et dont leurs admirateurs disent :

« Elles ont du chien ! »

FIN

THÉODORE BARRIÈRE



THÉODORE BARRIÈRE

THÉODORE BARRIÈRE

Après Alexandre Dumas fils et Émile Augier, l'auteur des *Filles de marbre* vient en ligne directe dans l'heureuse exploitation des types modernes au théâtre.

Les premières études de M. Barrière et ses premiers travaux n'annonçaient pas qu'il pût devenir écrivain, car il était simple graveur-géographe.

Il resta pendant dix ans attaché au

Dépôt de la guerre et de la marine, pour y confectionner des cartes topographiques et hydrographiques.

La salle Beaumarchais, où il allait quelquefois passer les heures libres de la soirée, accueillait une foule de jeunes dramaturges sans expérience et de vaudevillistes plus que médiocres dans leurs débuts. Voyant représenter ces œuvres naïves, Théodore pensa tout naturellement, — sans pécher par orgueil, — qu'il pouvait faire mieux, et comme ses travaux de gravure lui laissaient quelques loisirs, il les employa à composer un premier vaudeville intitulé *Rosière et nourrice.*

Cette pièce obtint un succès de gaîté folle, et presque aussitôt le Palais-Royal la disputa au boulevard Saint-Antoine.

Du premier coup la carrière fut toute grande ouverte au jeune débutant.

Il entrait à peine dans sa vingtième année.

Plusieurs de nos rois de coulisses lui firent galamment des avances. Une série de collaborations fécondes s'organisa, et, depuis vingt ans, M. Barrière travaille pour la scène, avec une activité fébrile, sans user sa chance heureuse.

Son nom, devant le public, est évidemment plus en relief que celui de ses associés.

A quoi cela tient-il? — à une plus grande part de travail, disent les uns, — à beaucoup d'habileté, insinuent les autres.

Toujours est-il que, sur une soixantaine de pièces qui constituent maintenant son répertoire, M. Barrière n'en a signé seul qu'un très petit nombre.

Lambert Thiboust a été son collabo-

rateur pour les *Filles de marbre*, pour *une Femme dans une fontaine*, etc.

Il a donné avec Adrien Decourcelle : *les Douze travaux d'Hercule*, — *Un Vilain monsieur*, — *les Portraits*, — *la Petite cousine*, — *un Monsieur qui suit les femmes*, — *l'Enseignement mutuel*, — *English exhibition*, — *un Roi de la mode*, — *Tambour battant*, — *la Tête de Martin*, — *une Vengeance*, — *les Femmes de Gavarni*, — *Monsieur mon fils, etc.;* avec Michel Carré*: un Duel chez Ninon*, — *Laurence*, — et *La plus belle nuit de la vie*; avec Henri Murger, *la Vie de Bohème;* avec Marc Fournier, *Manon Lescaut*, et avec Jules Lorin *Quand on veut tuer son chien* et *le Piano de Berthe.*

Une des plus belles œuvres de Balzac, le *Lys dans la Vallée*, a fourni à M. Barrière un sujet de pièce, qu'il traita pour

la Comédie française avec Amédée de Beauplan.

MM. Poujol, Maurice Saint-Aguet, Duval, Clairville, Bayard, Henri de Kock, Anicet Bourgeois, Antoine Fauchery, Edouard Plouvier et madame Régnault de Prébois réclament la moitié des drames ou comédies-vaudevilles dont les titres suivent : *Jeanne de Naples*, — *les Trois femmes*, — *le Seigneur des Broussailles*, — *les Chroniques bretonnes*, — *Quand on attend sa belle*, — *la Vie en rose*, — *la Vie d'une comédienne*, — *Calino*, — *l'Outrage*, — et *Une Pécheresse*.

Deux grands drames, *l'Ane mort* et *la Boissière* appartiennent à demi à M. Jaime fils.

Les Faux bonshommes, *les Fausses bonnes femmes* et *l'Héritage de M. Plumet* portent sur l'affiche, à côté du nom

de M. Barrière, celui de M. Ernest Capendu. *Le Papa du prix d'honneur*, au Palais-Royal, a été fait en collaboration avec Eugène Labiche, et le drame du *Sacrilége*, à l'Ambigu, appartient pour moitié à Léon Beauvallet.

Bref, notre ancien graveur-géographe n'a signé seul que les pièces suivantes : *Midi à quatorze heures*, — *les Bâtons dans les roues*,—*les Parisiens*,—*le Feu au couvent*, — *Deux chiens de faïence*, — *Théodoros* et *le Crime de Faverne*.

Ce ne sont pas les plus éclatantes comme réussite.

Nous consignons le fait, uniquement pour donner la preuve que le mariage, en littérature, a parfois d'heureux résultats.

FIN

ANICET BOURGEOIS



ANICET BOURGEOIS

ANICET BOURGEOIS

L'écrivain de théâtre qui, sur l'échelle de la fécondité dramatique, se place immédiatement après Scribe et Dennery, est, sans conteste, Anicet Bourgeois.

Né, le 5 décembre 1806, de parents dont la fortune était restreinte, il ne reçut que l'éducation très-imparfaite des écoles primaires de l'Empire, et compléta lui-même plus tard cette éducation tant bien que mal.

A l'âge de quinze ans il entra chez un avoué comme cinquième clerc, et gagna l'affection des autres jeunes gens occupés à l'étude, par la vivacité de son esprit et par sa bonne humeur immuable.

Il voyait trois d'entre eux griffonner de temps à autre, et comme en cachette, sur certaines fenilles volantes.

Ces feuilles disparaissaient, à l'approche du patron, plus vite que les muscades sous la main de l'escamoteur, et reparaissaient lorsqu'il n'y avait plus danger de surprise. Toutes ces évolutions mystérieuses de paperasses, répétées à chaque instant du jour, éveillèrent la curiosité du nouveau venu.

— Tu es bon enfant, lui dirent ses camarades; nous te croyons incapable de nous trahir. Donc on peut te confier le secret. Cette boutique de procédure nous

assomme, et nous travaillons pour le théâtre, afin de sortir d'ici le plus tôt possible.

Il n'en fallut pas davantage pour décider de la vocation d'Anicet.

Ces trois vaudevillistes en herbe étaient tout simplement MM. Gustave de Wailly, Léon Pillet et Alphonse Royer. Ils prêtèrent les œuvres de Guilbert de Pixérécourt au jeune enthousiaste, qui voulait marcher sur leurs traces et déclarait avoir un amour tout particulier pour le mélodrame.

Anicet passa les nuits à dévorer *Cœlina, ou l'Enfant du mystère*, *la Femme à deux maris*, *le Chien de Montargis*, *le Monastère abandonné* et *la Tête de mort*. Ces lectures lui échauffèrent si bien l'imagination, qu'il commença presque aussitôt lui-même l'exercice des

feuilles volantes, et termina, dans l'espace de quelques mois, une pièce terrible, semée d'assassinats et d'empoisonnements.

Elle s'intitulait : *Gustave, ou le Napolitain.*

Ses amis tombèrent des nues quand il vint leur apprendre que ce mélodrame plein de noirceur était reçu à la Gaîté.

C'était miraculeux.

Le dernier venu dépassait tous les autres; le plus novice dans ce métier difficile avait conquis la première palme.

Anicet quitta l'étude, le front haut, le regard vainqueur.

Il devenait un personnage, et ne tarda pas à collaborer sur toute la ligne avec les mélodramaturges les plus en vogue de l'époque. Ce fut ainsi qu'il se lia tout d'abord avec le fameux Victor Ducange, un des fournisseurs en titre du boulevard.

Ils firent représenter ensemble *Sept heures, ou Charlotte Corday*, *le Couvent de Tonnington* et un *Macbeth* inqualifiable, où le fantastique et le terrible sont portés au delà de toutes les bornes.

A cette heureuse époque, on appelait un pareil sans gêne *imitation libre* de Shakespeare.

Lorsque la révolution de 1830 éclata, le jeune auteur, à peine âgé de vingt-trois ans, était maître, pour ainsi dire, de toutes les avenues du théâtre. Nos lecteurs contemporains vont reconnaître dans son bagage dramatique les pièces tapageuses, larmoyantes ou sinistres qui ont défilé sous leurs yeux pendant une période de vingt années : *Napoléon*, — *le Grenadier de l'île d'Elbe*, — *les Chouans, ou Coblentz et Quiberon*, — *Robespierre, ou le 9 Thermidor*, — *Périnet-Leclerc*, —

Héloïse et Abeilard, — Atar-Gull, — l'Impératrice et la Juive, — Karl, ou le Châtiment, — Latude, — la Nonne sanglante, — Marie Rémond, — Nabuchodonosor, — le Porte feuille, — Gaspard-Hauser, — Jeanne Hachette, — la Dame de Saint-Tropez, — Madeleine, — Notre-Dame des Anges, — les Sept péchés capitaux, — la Vie d'une comédienne, — le Médecin des enfants, — l'Aveugle, — le Fou par amour, — les Fugitifs, — le Bossu, — les Deux sourds, etc.

Nous en passons, et des meilleures.

Tous ces succès, qui enrichirent vingt directions, couraient sur un fil électrique d'une extrémité à l'autre du boulevard du Crime.

1. Tiré du roman de Paul Féval.

Tantôt c'était la Gaîté qui agrippait le sac d'or.

Puis la Porte-Saint-Martin parvenait a le saisir et l'enfermait dans ses coffres, jusqu'au moment où le Cirque et l'Ambigu détournaient le Pactole à leur tour et le faisaient couler à flots dans leur caisse.

Les pièces qu'Anicet Bourgeois a écrites seul sont *la Pauvre fille*, — *Stella*, — *les Maréchaux de l'Empire*, — *Djenjis Khan, ou la Conquête de la Chine*, — et *la Vénitienne,* son œuvre la plus remarquable et la plus littéraire.

Pour toutes les autres, MM. Francis Cornu, Lockroy, Pixérécourt, Albert, Maillan, Dennery, Barrière, Ferdinand Dugué et Michel Masson furent associés à son travail.

En temps et lieu, nous rendrons à chacun ce qui lui est dû.

Cependant nous devons dire que le collaborateur privilégié d'Anicet Bourgeois fut, dans ces dernières années surtout, M. Michel Masson.

Outre le drame d'*Atar-Gull*, que nous avons déjà cité, on doit à leur plume fraternellement unie : *Marceau, ou les Enfants de la République*, — *les Orphelins du pont Notre-Dame*, — *Piquillo Alliaga* [1], — *Marianne*, — *le Muet*, — *Marthe et Marie*, — *la Dame de la Halle*, — *le Pendu*, etc.

Il ne faut pas s'imaginer, du reste, en voyant cette multitude incroyable de mélodrames, formant ensemble plus de deux cent cinquante actes ou tableaux, que M. Anicet Bourgeois n'arrive à broyer que des couleurs sombres.

1. Scribe les autorisa à puiser cette pièce dans le roman qu'il publiait au *Siècle*.

C'est au contraire un des traits caractéristiques de son talent de se prêter tout à la fois aux larmes et au rire, au terrible et au grotesque.

Il est un des auteurs de ces désopilantes *Pilules du Diable*, qui amusent et continueront d'amuser longtemps encore les enfants de tout âge.

Nous en avons connu de quatre-vingts ans qui préfèrent cette féerie aux chefs-d'œuvre de M. Ponsard.

Aujourd'hui *les Pilules du Diable* comptent à peu près un millier de représentations.

Mais ce n'est pas tout.

Grand nombre de Vaudevilles, et des plus joyeux, *Mathieu Laensberg*,— *Père et parrain*, — *Pourquoi?* — *Passé minuit*, — *la Première ride*, — *le Chevalier d'Essonne*, — *la Joie de la mai-*

son, — *le Fils de M. Godard*, — *la Vie en partie double*, — *le Premier coup de canif*, — *les Petites lâchetés*, — *la Savonnette impériale*, — *la Fiole de Cagliostro*, — *Pascal et Chambord*, — *l'Avare en gants jaunes*, — *les Trois épiciers*, — *le Maître d'Ecole*, — *la Petite Fadette*, — *l'Ecole des Arthur*, etc., ont valu à M. Anicet Bourgeois une moitié des applaudissements et des droits d'auteur.

MM. Vanderburch, Ancelot, Lockroy, Adrien Decourcelle, Brisebarre, Dumanoir, Eugène Labriche et Lafont revendiquent la seconde moitié.

Le mérite incontestable et vraiment supérieur d'Anicet Bourgeois est une habileté de *charpente*, — pour me servir ici de l'expression technique,—avec laquelle pas un de ses confrères n'a la prétention de lutter.

Scribe lui-même n'approchait pas à beaucoup près, sous ce rapport, de la force universellement reconnue du père de la *Vénitienne*.

En un clin d'œil Anicet campe une pièce sur sa base, pose les traverses de chaque acte, les dresse solidement et d'aplomb l'un sur l'autre, taille les péripéties en plein madrier, puis recouvre le tout des chevrons arrondis du dénoûment.

Tout est parfait, rien ne bronche.

Un homme surtout apprécia cette habileté et en usa largement.

C'est Alexandre Dumas.

Parmi les pièces nombreuses que celui-ci a signées et qu'il n'a pas faites, nous devons signaler *Angèle* et *Térésa*. Le grand pirate littéraire a eu beau les baptiser sous son nom : la notoriété pu-

blique vaut bien l'état civil, et nous rectifions l'acte de naissance, en les rendant à leur père légitime, Anicet Bourgeois.

FIN

ROGER DE BEAUVOIR

Alph. BROT. – Th. DE BANVILLE. – BARTHÉLEMY



ROGER DE BEAUVOIR

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

ROGER DE BEAUVOIR

Alph. BROT. — Th. DE BANVILLE. — BARTHÉLEMY

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

104

PARIS

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS

13, RUE DE TOURNON

Et chez tous les libraires de France et de l'étranger

1870

ROGER DE BEAUVOIR

ROGER

DE

BEAUVOIR

Quand l'auteur du *Chevalier de Saint-Georges*, dont le véritable nom de famille est Roger de Bully, voulut débuter en littérature, un industriel de ce nom publiait dans tous les journaux certaines annonces légèrement empreintes de charlatanisme.

Le jeune romancier crut devoir recourir au pseudonyme pour ne pas être confondu avec un *marchand de vinaigre*.

Quelques biographes donnent une autre version.

Ils prétendent que M. de Bully, député royaliste, oncle paternel de Roger, lui intima l'ordre de ne signer de leur nom de famille aucune œuvre littéraire. Ceci nous paraît peu vraisemblable ; nous tenons le renseignement pour apocryphe.

Roger de Beauvoir est né à Paris, le 28 novembre 1809.

Au sortir du collége, il se trouva jeté dans les rangs enthousiastes de la jeune phalange romantique. Ardent de caractère et d'une grande puissance de muscles, il fut un de ceux qui, à la bataille d'*Her-*

nani, se distinguèrent par les coups de poing les plus solides.

On avait, chez le général en chef, tous les égards possibles pour le valeureux soldat.

Il fut un des hôtes les mieux accueillis aux réunions de la Place-Royale. Victor Hugo lui frappait sur l'épaule et disait, en parodiant un mot célèbre :

« — Roger, je suis content de vous ! »

Tous les auteurs en herbe de ce temps-là n'ont pas gardé leurs convictions intactes, et plusieurs même ont eu la faiblesse de pactiser avec l'École du bon sens.

Roger de Beauvoir n'a jamais pu souffrir cette école-là, — soit dit sans la moindre intention d'épigramme.

Intrépidement fidèle à son premier symbole, il est resté romantique pur, — romantique obstiné, — romantique envers et contre tous.

C'était un original aimable, un peu brusque, mais portant le cœur sur la main.

La franchise de son caractère se reproduisait dans ses œuvres et leur donnait un cachet tout particulier de verve et d'humour: *l'Écolier de Cluny*, son premier roman, reste un modèle du genre.

Viveur de premier ordre et Parisien jusqu'au bout des ongles, Roger a semé sa fortune sur toutes les pentes de la fantaisie et du caprice. Il a trouvé, depuis, beaucoup d'épines au milieu des sentiers où jadis il ne cueillait que des fleurs; mais sa

philosophie charmante n'en souffrait en aucune manière.

Il n'était pas homme, du reste, à relever une ruine par des sacrifices à sa dignité ou à sa conscience.

Aux époques les plus difficiles de sa vie, jamais il n'a donné de gages ni à l'impiété, ni au désordre. C'est un des rares écrivains de ce siècle, dont on peut laisser traîner les livres sur la table des salons, et qui ne se glissent pas dans la famille pour flétrir les bons instincts et démoraliser le cœur.

Avec *l'Ecolier de Cluny*, déjà cité, les principales œuvres de Roger de Beauvoir sont : l'*Eccelenza*, ou *les Soirs au Lido* — *il Pulcinella*, — *le Café Procope*, — *l'Auberge des Trois Pins*, — *Ruysch*, histoire

hollandaise[1], — *le Chevalier de Saint-Georges*, celui de ses romans qui a le plus contribué à établir sa renommée littéraire, — *Camille*, — *le Peloton de fil et le Cabaret des Morts*, — *la Lescombat*, — *les Trois Rohan*, — *Safia*, — *l'Ile des Cygnes*, — *le Garde d'honneur*, — *le Moulin d'Heilly*, — *L'Hôtel Pimodan*, — *Bébé*, ou *le Nain du roi de Pologne*, etc.

Il a publié de petits poëmes délicieux, qui ont été accueillis avec beaucoup de faveur et ont fait connaître son talent sous une face nouvelle.

1. Ce livre, écrit en collaboration avec Alphonse Royer, est une piquante étude de mœurs de la Hollande. Roger de Beauvoir voyagea dans ce pays en 1835, et en rapporta des notes précieuses.

Tout le monde a lu de Roger de Beauvoir *les Aventurières*, — *la Cape et l'Épée*, — *Colombes et couleuvres*, — et les *Œufs de Pâques*.

Attaché à un nombre incalculable de revues et de journaux, il leur prodiguait sa verve toujours brillante et toujours jeune.

Mélesville vint lui proposer un jour sa collaboration; ils arrangèrent ensemble *le Chevalier de Saint-Georges* pour la scène: Le succès de cette première pièce encouragea Roger de Beauvoir à travailler à quelques autres œuvres dramatiques, *le Neveu du Mercier*, — *les Saisons vivantes*, — *un Dieu du jour*, — *les Enfers de Paris*, — *la Raisin*, comédie en deux actes et en vers, — *Paris-Crinoline*, etc.

Toutes ces pièces ont obtenu d'emblée les honneurs de la rampe, et le public les a saluées de ses bravos.

En 1840, Roger de Beauvoir épousa mademoiselle Doze, jeune comédienne d'un talent médiocre, mais d'une beauté splendide.

Ce ménage ne fut pas heureux.

Une séparation beaucoup trop éclatante, et où l'acrimonie s'exhala de part et d'autre, associa le public à des secrets intimes, que les parties intéressées eussent été plus sages de garder pour elles.

Madame de Beauvoir mourut en 1859, après avoir écrit quelques bluettes théâ-

trales et quatre ou cinq volumes de romans ou de souvenirs personnels.

Ces ouvrages ont un mérite littéraire plus que restreint.

Ils sont tombés dans l'oubli. Le seul qu'on puisse encore citer a pour titre : *Confidences de mademoiselle Mars*. M. de Girardin publia dans son journal, en 1854, ces espèces de *Mémoires*, où l'on trouve quelques détails curieux sur la vie de la grande comédienne, dont mademoiselle Doze avait été l'élève.

Sept années après la mort de sa femme, en 1866, Roger de Beauvoir est allé la rejoindre dans l'autre monde, où il n'y a plus, espérons-le, ni querelles, ni procès en séparation, ni scandale.

M. de Villemessant lui a consacré dans ses mémoires quelques pages curieuses, auxquelles nous renvoyons la lecteur. Il a néanmoins oublié une très-jolie anecdocte, que je lui signale pour sa prochaine édition chez Dentu.

Un jour que Roger de Beauvoir plaidait contre sa femme, il fut accosté au Palais de Justice par ce triste personnage appelé Charles Marchal, qui vient de mourir aussi misérablement qu'il a vécu.

— Comprenez-vous cela, dit Charles Marchal à de Beauvoir, on m'attaque en escroquerie, moi, un homme de lettres? Ils disent que je vis d'expédients, cela n'est pas vrai : je vis de la vente de mes œuvres. J'ai été traduit trois fois en anglais, deux fois en allemand...

— Et quatre fois en police correctionnelle, dit Roger, qui lui tourna le dos.

FIN

ALPHONSE BROT



ALPHONSE BROT

ALPHONSE BROT

Un des nombreux littérateurs de nos jours qui, après s'être vaillamment escrimés de la plume, ont dû céder à la concurrence déloyale de la fabrique Dumas et Cie.

Le public ne les connaît plus, ou les connaît peu.

Voilà ce qui nous décide à leur donner

place dans notre musée contemporain. C'est tout à la fois une protestation et un acte de justice.

Charles-Alphonse Brot est né à Paris, le 12 avril 1810.

Envoyé au collége Bourbon pour y commencer ses classes, il eut là pour condisciples Hector de Saint-Maur, qui se distingua depuis par une élégante traduction en vers du livre de Job et des Psaumes de David ; Ernest Legouvé devenu le phénix des conférences au XIXe siècle, et le trop fameux Émile de La Bédollière, qui ne mangeait alors aucune espèce de prêtres.

Il avait tout simplement la passion des croquignolles, pâtisserie fort innocente, dont son pupitre était toujours plein.

Les appétits de l'homme se transforment singulièrement avec l'âge !

Une fois ses études achevées, Alphonse entra dans la maison de banque du comte Pillet-Vill, grand amateur de musique et de statuaire, mais qui n'admettait pas que ses employés eussent une autre passion que celle des chiffres.

Atteint et convaincu de celle de la rime et de la césure, notre héros fut brusquement congédié.

Fort heureusement il sauva des mains du terrible Pillet-Vill, le manuscrit d'un volume de poésies fugitives intitulé *Chants d'amour*.

Le libraire Ladvocat consentit à imprimer le chef-d'œuvre.

Quelques feuilles périodiques en parlèrent avec éloge, et voilà notre commis banquier couronné poëte.

Son ami La Bedollière avait lui-même la prétention d'enfourcher Pégase ; ils unissent leurs muses dans une collaboration pleine d'ardeur, et mettent sur pied quatre drames gigantesques, en cinq actes et en vers : un *Jacques Ier*, un *Don Carlos*, un *Cinq Mars* et un *Comte d'Egmont*, — rien que cela !

Ces drames n'eurent pas la chance d'être représentés.

Le comité de lecture de la Comédie-Française refusa de les admettre, et celui de l'Odéon ne daigna les honorer d'aucun suffrage. Un insuccès aussi absolu tient évidemment à la collaboration de La Bédollière.

La suite le prouvera.

Notre mangeur de croquignolles se fit journaliste, et mangea dès lors... ce que vous savez.

Alphonse, lui, ne se découragea point. Il continua de polir l'hémistiche et de travailler pour la scène.

Comme la vogue était aux nouvelles et aux romans, il parvint à glisser quelques élucubrations en prose au *Voleur*, à l'*Artiste* et au *Salmigondis*.

Il se lia dès lors très-intimement avec Théophile Gautier, Auguste Maquet, Édouard Ourliac, Gérard de Nerval, Petrus Borel, Jean Duseigneur, Auguste Préault, Camille Roquephan, Litz, Joseph Bouchardy, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Philarète Chasles, etc., tous hommes de let-

tres, sculpteurs, musiciens, — tous romantiques... irréconciliables.

Petrus Borel avait eu l'idée d'organiser, sous le nom de *Camaraderie*, une espèce de cénacle, dont les séances avaient lieu tous les huit jours dans l'atelier de Duseigneur, rue de l'Ouest.

A chaque séance on dévorait deux ou trois auteurs classiques, qui, le lendemain, ne s'en portaient que mieux.

Grâce à l'avalanche de manuscrits qui, à cette époque de renaissance littéraire, écrasait littéralement les éditeurs, il n'était pas toujours agréable d'aller frapper à leur porte. Charles Gosselin éconduisit même assez durement Alphonse, qui alla lui proposer deux ouvrages, dont le titre devait cependant allécher un libraire : *Entre onze heures et minuit* et *Ainsi-soit-il*.

L'éditeur Hippolyte Souverain les accepta sur la foi de l'étiquette.

Toute l'édition s'épuisa en un clin d'œil. Alphonse passait à l'état de romancier célèbre.

Non-seulement la librairie française achetait ses livres, mais encore la Belgique daignait lui faire les honneurs d'une large contrefaçon.

De 1833 à nos jours, outre les deux romans de son début, il a publié : *Priez pour Elles*, — *la Tour de Londres*, — *Jeanne Grey*, — *la Chute des feuilles*, — *Carle Sand*, — *Seule au monde*, — *les Folles Amours*, — *la Comtesse aux trois galants*, — *Soirée aux aventures*, — *les Secrets de famille*, — *la Nuit terrible*, — *le Bord de l'eau*, — *les Couvents*, — *la Place des*

Terreaux, — *le Médecin du cœur*, — *le Réveille-Matin*, — *la Terre promise*, — *Deux Coups de tonnerre*, — *les Deux Péchés*, — *Soirée d'hiver*, — *la Cousine du roi*, etc., — quarante ou cinquante volumes, qui, avant d'être livrés à son libraire, avaient paru dans les colonnes de l'*Union*, du *Messager*, du *Constitutionnel* et du *Courrier Français*.

Lors d'un voyage qu'il fit à Bruxelles, en 1837, avec Hippolyte Souverain, messieurs les éditeurs belges l'accueillirent avec enthousiasme et se prirent à chanter sa louange sur toutes les gammes.

— Savez-vous, dirent-ils, que nous tirons vos livres à six mille exemplaires, et qu'ils ont souvent quatre ou cinq éditions successives?

— Cela me flatte énormément, répondit

Alphonse; mais je ne dîne pas, sachez-le bien, messieurs, avec de simples satisfactions d'amour-propre.

Un des libraires parut être sensible à ce reproche.

Il fit présent à l'auteur de *la Tour de Londres*, en son nom et au nom de ses confrères, d'un voile en dentelle de Malines. Alphonse, enchanté, donna cinquante francs au commis du libraire et, pour mieux dérober à l'œil de la douane ce précieux cadeau, qu'il évaluait pour le moins à un millier d'écus, il l'enroula autour de sa jambe, sous le caleçon même, et repassa la frontière en faisant la nique aux douaniers belges. Arrivé à Paris, il présenta triomphalement la magnifique dentelle à l'admiration d'un connaisseur :

Elle valait cent sous, largement payée.

En dehors de la publication de ses livres, Alphonse Brot a donné beaucoup de pièces à nos théâtres.

Il a eu pour collaborateurs Frédéric Soulié, Antony Béraud, Charles Desnoyers, Labrousse, Hostein, Eugène Cormon, Dutertre, Clairville, Albert, Eugène Nus, Charles Lemaître et Burat de Gurgy.

Voici l'énumération des pièces qu'il a signées.

Drames : — *Alix, ou les Deux Mères*, 5 actes (Porte Saint-Martin) ; — *les Enfants du fermier*, 3 actes ; — *le Spadassin*, 5 actes (Beaumarchais) ; — *Un Amour fatal*, 3 actes (Théâtre Saint-Marcel) ; — *Juliette*, — *la Lescombat*, — *les Brigands de la Loire*, 5 actes ; — *l'Auberge de la Madone*, — *Gaëtan il Mammone*, 3 actes ; —

Jeanne Grey, — *la Tour de Londres*, 5 actes (Ambigu-Comique); — *La Marnière des Saules*, 5 actes, — *Édith*, 4 actes, et le *Testament d'Élisabeth*, 5 actes (Théâtre de la Gaîté).

Vaudevilles : — *Les Dettes criardes*, — *le Capitaine Clair-de-Lune*, — *la Veuve Loustalot* (Ambigu), — *Les Exploits de César*, — *Le Meurtrier de Théodore* (Théâtre du Vaudeville).

Beaucoup de ces pièces ont obtenu un succès qui les a portées au chiffre de cent, cent cinquante et deux cents représentations.

De 1840 à 1842, Alphonse Brot prit la direction de l'Ambigu-Comique avec Antony Béraud.

Ce dernier tomba malade et les médecins l'envoyèrent aux Eaux-Bonnes, de sorte qu'Alphonse dut administrer seul pendant toute une saison d'été.

« Mais, que diable! lui écrivait Béraud, pourquoi laissez-vous *Paris la nuit* sur l'affiche, puisque votre plus forte recette, jusqu'à ce jour, a été de 154 francs? »

« Parce que je ne ferais pas davantage avec n'importe quelle autre pièce, répondit Alphonse : nous avons trente-six degrés de chaleur. »

Et Béraud de riposter, de crier à l'absurde, d'envoyer chaque jour des imprécations écrites :

« Morbleu! sacrebleu! attendrez-vous

que la recette tombe à 12 francs cinquante ?... Changez votre affiche, ou je lance du papier timbré ! »

« Soit, lancez ! » lui écrivit Alphonse.

Quinze jours plus tard, la pluie tomba, les recettes montèrent à trois mille francs, et *Paris la nuit* fut jouée cent fois de suite. A son retour, Béraud trouva la caisse remplie.

— Eh bien ! dit Alphonse, j'attends toujours votre huissier...

— Taisez-vous, mon cher, répondit Béraud, — vieux rageur, mais excellent homme, — je suis une oie, et vous êtes plus grand que Napoléon !

Marié et père de famille, notre littérateur

n'avait pas fait de grandes économies. Son théâtre seul lui rapportait quelque argent. La maison Dumas, accaparant tous les journaux et toutes les librairies, rendait très-difficile le placement des livres. D'autre part, messieurs les libraires profitaient de ce mercantilisme insolent pour payer de moins en moins les écrivains qui signaient leurs ouvrages et ne travaillaient pas pour la grande fabrique.

Survint la révolution de 1848 qui acheva d'affamer les gens de lettres.

Alphonse Brot accepta une place au ministère de l'intérieur, où bientôt on lui reconnut de sérieuses capacités administratives. Il est aujourd'hui chef du bureau de l'imprimerie et de la librairie.

On l'a décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1864.

FIN

THÉODORE
DE BANVILLE



THÉODORE DE BANVILLE

THÉODORE
DE BANVILLE

Ce poëte, éclos dans le nid de la bohème, avec Champfleury, Murger et consorts, manque un peu de souffle et ne tient que la pacotille dans le commerce des Muses.

Il chante les petites choses, les petits succès, les petits événements, les petites passions.

C'est un barde qui n'ambitionne pas le

laurier solennel et qui se couronne de simples roses dans les coulisses et dans les boudoirs.

Enfant de Paris, né en 1820, il s'est trouvé, juste à l'époque où son talent commençait à déployer ses ailes, en plein tourbillon romantique.

Ses enthousiasmes de jeune homme l'ont porté beaucoup plus à l'imitation qu'à l'originalité.

Au milieu de la pléiade de nos poëtes modernes, Théodore de Banville n'est pour ainsi dire que le reflet de ses devanciers. En lisant les poëmes que nous avons de lui et qui ont pour titre *les Cariatides*, *les Stalactites*, *la Muse des chansons* [1],

1. Dédiée à Mlle Delphine Fix de la Comédie-Française.

les Odelettes, on croit entendre un écho lointain de la lyre d'Alfred de Musset ou de Théophile Gautier, écho très-affaibli, mais dont le charme est cependant réel.

Ceci nous explique pourquoi la renommée de ce versificateur ne retentit pas au loin.

Elle ne dépasse guère les limites de la rue Bréda et du quartier Latin.

Quelques jeunes gens des écoles savourent à l'estaminet, entre deux chopes, ces parfums de poésie épicurienne, et la biche irrespectueuse, après avoir lu un volume de Théodore de Banville, permet au gandin profane d'en détacher les pages pour allumer son cigare.

Un peu découragé du médiocre succès de

ses vers, le jeune écrivain essaya tour à tour du journalisme et du théâtre.

On lui confia, grâce à la recommandation de son ami Vitu, le feuilleton dramatique du *Pouvoir,* feuille gouvernementale, qui vécut dix-huit mois environ, allaitée par le budget.

Le public, à l'époque de la dentition, ayant oublié de lui fournir le pain de l'abonnement, son berceau ne tarda pas à devenir une tombe.

M. de Banville donna au Grand-Opéra un ballet en un acte, intitulé *les Nations*.

Il écrivit ensuite deux pièces avec Phi-

loxène Boyer, son frère cadet en bohème. Elles ont pour titre : *le Feuilleton d'Aristophane* et *le Cousin du roi;* mais elles n'obtinrent qu'un succès d'estime.

La composition théâtrale la plus sérieuse de Théodore de Banville est *le Beau Léandre*, comédie en vers dont Siraudin lui a fourni la charpente.

Le poëte reprit sa lyre en 1857.

Il publia les *Odes funambulesques* sous le pseudonyme de *Bracquemond.* Notre devoir est d'applaudir au sentiment de pudeur qui lui a fait décliner la paternité directe de cette œuvre.

Quelques *Esquisses parisiennes* sans

beaucoup de portée et deux romans très-courts, *la Vie d'une comédienne* et *les Pauvres Saltimbanques* complètent le bagage littéraire de M. de Banville.

Jeune encore, il n'a pas dit probablement son dernier mot à la gloire.

S'il veut gravir quelques échelons supérieurs, nous l'invitons à changer de route et de symbole.

Jusqu'ici, comme prosateur et comme poëte, il appartient à l'école matérialiste pure, et manque du nerf nécessaire pour passer maître dans le genre. C'est un païen doucereux qui chevauche sur un anachronisme de deux mille ans, et va frapper aux

portes du temple d'Isis, en paletot sac et en chapeau rond.

FIN

BARTHÉLEMY



BARTHÉLEMY

BARTHÉLEMY

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Ce vers bizarre, dû à la plume de Barthélemy lui-même, trouve naturellement sa place en tête de la courte notice que je lui consacre.

S'il ne justifie pas le poëte dans les innombrables métamorphoses de sa muse, il

prouve du moins que cette muse ne manquait ni de cynisme, ni d'aplomb.

Le père de Barthélemy, se voyant naître un fils, à l'époque [1], où le calendrier n'avait pas encore rétabli les saints dans ses colonnes, et ne pouvant appeler décemment le nouveau-né d'un des noms de *légumes* ou de *bêtes* que cette aimable Convention leur avait substitués, s'avisa d'un expédient très-simple : l'enfant venait au monde à Marseille, il lui donna le nom de sa ville natale.

Marseille Barthélemy fit ses classes dans un collége ecclésiastique.

Pour certaines familles, c'est quelquefois un système d'économie, rien de plus.

L'enfant était un petit Jacobin de fort

1. 1796.

belle espérance. Il a dû cacher sous son matelas plus d'un volume peu canonique, et Voltaire semble lui avoir appris à forger l'alexandrin et à marteler l'hémistiche, tout en lui communiquant des principes de morale extrêmement douteux.

Sorti du collége, notre rimeur de dix-huit ans débute par une très-virulente et très-irrespectueuse satire contre les *Pères Capucins*. Mais presque aussitôt il se frappe la poitrine, voulant se faire pardonner de la pieuse Restauration et en obtenir quelque monnaie.

L'Empire était décidément bien mort, on ne plaisantait plus en matière religieuse.

Notre jeune poëte arrive à Paris, cajole Martainville, rédacteur en chef du *Drapeau blanc*, joue au bon apôtre, écrit nombre

d'articles tout à fait recommandables contre la liberté de la presse et chante le *Sacre de Charles X* avec une verve royaliste des plus édifiantes.

Il paraît qu'on le récompensa très-mal de son enthousiasme.

Pour apprendre aux Bourbons à se montrer plus généreux envers les poëtes, il leur lança dans les jambes une foule de pamphlets en vers, d'une acrimonie et d'une rudesse dont sa bourse obtint de meilleurs résultats, — par l'entremise des libraires.

Un de ses compatriotes, comme lui très-habile à manier le rhythme, devint son collaborateur et combattit à ses côtés dans la guerre implacable qu'il déclarait aux ministres.

Nous n'avons pas besoin de nommer Méry.

Attelés au même char, les deux poëtes fournirent une carrière aussi brillante que lucrative.

Les premières œuvres qu'ils publièrent ensemble ont pour titre : les *Sidiennes*, — *les Jésuites*, — *Rome à Paris*, — les *Deux Ultramontains*, — la *Villéliade*, — la *Peyronnéide*, — la *Bacria* ou *la Guerre d'Alger*, — le *Napoléon en Égypte*, etc., etc.

Nous avons parlé dans la biographie de Méry de quelques-uns de ces poëmes.

Barthélemy qui, dans l'art d'exploiter muse, fut un homme d'une rouerie vraiment pyramidale, partit pour Vienne au plus vite, afin d'offrir lui-même au duc de Reichstadt un exemplaire du *Napoléon*,

qu'il avait fait relier avec luxe aux armes de l'Empire.

Malheureusement on ne lui permit pas d'aborder le jeune prince.

Il en fut pour ses frais de voyage.

Désirant combler ce déficit, il publia le *Fils de l'Homme* ou *Souvenirs de Vienne*, diatribe en quelques centaines de vers, que la Restauration ne trouva pas de son goût. Elle envoya le poëte expier cette œuvre à Sainte-Pélagie, et mit le comble à ses rigueurs en ajoutant mille francs d'amende aux frais du voyage en Autriche.

Marseille (je parle de notre homme, et pas de la ville) était furieux.

Aussi, quand la révolution de Juillet vint tirer ses verrous, s'empressa-t-il de

remplir le vide opéré dans son escarcelle, en écrivant le poëme de l'*Insurrection*, où il consacrait des tirades pompeuses à Louis-Philippe et à SA FÉCONDE RACE. Le royaliste du *Chant du Sacre* et le bonapartiste du *Napoléon en Égypte* devenait tout à coup un orléaniste de conviction pure :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Méry avait collaboré à l'*Insurrection*.

Toutefois, nous devons dire qu'il commençait à se fatiguer des métamorphoses de son illustre compatriote.

Celui-ci, qui espérait monts et merveilles de la reconnaissance de la branche cadette, jeta des cris de colère, lorsqu'il vit que le roi citoyen ne lui accordait qu'une pension de douze cents francs.

Quelle abominable ladrerie !

Cela ne peut se passer de la sorte.

Et la première satire de la *Némésis* éclate comme un coup de foudre.

Barthélemy avait intitulé ce nouveau pamphlet : *Journal en vers d'un seul homme*, bien que son collaborateur en rédigeât la plus forte part.

Quelques personnes présument que Méry ne tenait plus, dès lors, à attacher son nom à des attaques, dont le but intéressé devenait trop évident. Rien ne prouve, du reste, qu'il ait jamais participé aux bénéfices exceptionnels que s'efforçait de réaliser son collaborateur.

La *Némésis* eut un succès populaire immense.

On supprima la pension de Barthélemy ;

mais le public, excité jusqu'au délire, la lui rendit avec usure..

Chaque semaine, une satire écrasante tombait comme un rocher sur la tête de ces malheureux ministres de Louis-Philippe.

En vérité, c'était à n'y plus tenir.

Ils s'empressèrent de bâillonner le poëte, et en même temps toute la presse, par la loi du cautionnement.

Némésis eut la corde au cou, et fut étranglée sans miséricorde.

Or, comme l'obstiné pamphlétaire, vaincu sur un point, continuait la bataille sur un autre et publiait des factums dangereux, comme la *Statue de Napoléon*, *la Dupinade ou la Révolution dupée,* etc., les mi-

nistres avisèrent à lui faire rendre les armes.

Ils réussirent à changer l'ogre en agneau.

Paris stupéfait put lire, un beau jour, un opuscule anonyme sous cette rubrique antilibérale : *Justification de l'état de siége.*

Grande rumeur.

On s'exclame ; la presse s'indigne et demande le nom de l'auteur.

Barthélemy acculé se démasque, avoue ses flagorneries gouvernementales, soutient hardiment son dire, brave les récriminations, se glorifie de cette cinquième ou sixième volte-face, — plus cynique, hélas ! que les précédentes, — et imprime pour la première fois le trop fameux alexandrin :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Il est impossible de peindre l'indignation du journalisme.

Un tollé formidable s'élève contre le transfuge, et tout est consommé pour lui à dater de ce jour. Il n'y a pas de talent qui résiste à ce jeu mortel de l'intérêt ou du caprice avec la conscience politique et le sens moral.

On donna la croix à Barthélemy, en 1837, comme fiche de consolation. L'homme vivait toujours, mais le poëte était mort.

Nous voulons dire que le public a passé presque indifférent devant les œuvres multipliées que l'auteur de *Némésis* publia depuis 1832, et qui peut-être, comme mérite intrinsèque, sont supérieures à ses premières poésies. La traduction en vers de

l'*Enéide*, — l'*École du peuple*, — *Constantine*, — *Paris*, — la *Bouillotte*, — la *Colonne de Mazagran*, — la *Syphilis*, poëme médical étrange, annoté par le docteur Giraudeau de Saint-Gervais, et enfin un autre poëme dont Victor Hugo seul oserait prononcer le nom, rien n'a pu obtenir une vente qui eût l'ombre d'un succès populaire.

Irrité contre lui-même, et brisant de nouveau avec les ministres, Barthélemy imprime une *Nouvelle Némésis*.

Les livraisons ne se vendent pas.

« Alors, dit M. Emile Blavet, on vit s'accomplir un tour de force surprenant. Une brochure de seize pages, en vers, était mise en vente, le lundi matin, chez tous les libraires, et contenait la réfutation, paragraphe par paragraphe, de la satire publiée

par Barthélemy, douze heures auparavant.

» Ces brochures étaient signées : *Archiloque.*

» On finit par découvrir, au bout de quelques semaines de recherches, que l'écrivain, caché derrière ce pseudonyme grec, était Barthélemy lui-même. »

Le *Zodiaque*, autre recueil de satires, — l'*Art de fumer*, — l'*Ode à Sa Sainteté Pie IX*, — celle *à Louis-Napoléon Bonaparte*, — le *Deux décembre*, — *Vox populi*, — le *Quinze Août*, et vingt autres poëmes ne triomphèrent pas de l'indifférence publique.

La presse libérale n'a jamais pardonné à ce poëte-caméléon, et ne se prive pas de

jeter aujourd'hui des malédictions sur son tombeau.

Barthélemy mourut le 23 août 1867.

Méry et lui étaient brouillés depuis longtemps ; ils ne se sont pas réconciliés en ce monde.

Un journaliste, un seul, M. Edouard Fournier, de la *Patrie*, glissa dans son article nécrologique, je ne dis pas une justification de Barthélemy, mais quelques lignes timides qui frisaient l'excuse. « On a parlé de corruption, disait-il, ce n'est pas le moment d'y regarder. On peut toutefois se hasarder à dire que, dégoûté comme il l'était par des procès sans cesse renouvelés, fatigué, brisé de la lutte, il put se laisser aller à écouter la sirène, à la voix argentée, du ministère. Elle était d'autant plus douce alors, que, parlant par la bouche

de M. Thiers, un compatriote, elle avait pour Barthélemy, en outre des séductions de ce qu'elle pouvait promettre, tout le charme convaincant de l'accent du pays. »

Un des confrères d'Edouard Fournier lui répliqua brutalement, le lendemain :

« — Parbleu ! monsieur, Judas et Deutz étaient exactement de cet avis-là ! »

FIN.

POISSY. — TYP. ARBIEU, LEJAY ET Cie.

EN VENTE :

1re Série.

Jules Favre. — Victor Hugo. — Berryer. — Balzac. — Le Père Félix. — Châteaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber. — Offenbach. — Gavarni. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Crémieux. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr. — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago. — Arnal. — Adolphe Adam. — Cormenin. — Mélingue.

2e Série.

Pie IX. — Louis Veuillot. — Mérimée. — George Sand. — Henri Monnier. — Félicien David. — Alfred de Musset. — Pierre Leroux. — Scribe. — Thiers. — Ricord. — Ed. About. — Carnot. — Changarnier. — Raspail. — Rochefort. — Villemain. — Beauvallet. — Michelet. — Dupin. — Henri Murger — Gustave Planche. — Falloux. — Montalembert. — Dumas fils. — Déjazet. — Rachel. — Le P. Hyacinthe. — Clairville. — E. Labiche. — Frédérick Lemaître. — Ledru-Rollin, — Blanqui. — Louise Colet. — Garnier-Pagès. — Le P. Enfantin. — Cabet. — Baron Taylor. — St-Marc Girardin. — Napoléon III. — Le prince Napoléon. — Mirès. — Emile Deschamps. — Arsène Houssaye. — Pierre Dupont. — Champfleury. — Courbet. — Emile Augier. — Théodore Barrière. — Anicet Bourgeois. — Paul de Cassagnac. — Emile Ollivier. — Mgr Mermillod. — Cavaignac. — Proudhon. — Antonelli. — Mgr Darboy. — Salvandy. — Alfred de Vigny.

Paris. — Imprimerie H. Carion, 64, rue Bonaparte.

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Cent.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle

BISMARK

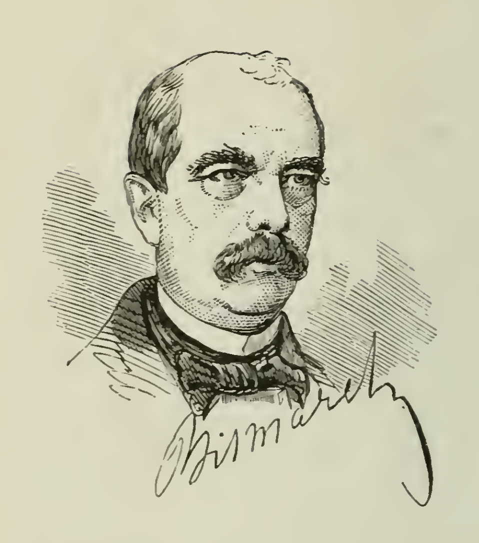
TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Etranger

1870

BISMARK



HISTOIRE CONTEMPORAINE
Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle.

BISMARK

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

36

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'étranger.

1870

BISMARK

Beaucoup de personnes très-pressées nous demandent à cor et à cris de suspendre dans notre musée contemporain le portrait du célèbre ministre qui a essayé, de nos jours, de faire mentir le proverbe et d'obtenir des résultats en travaillant pour le roi de Prusse.

« J'espère que vous allez dessiner la

silhouette de Bismark, » nous écrit l'un.

« — Si vous tardez encore, dit un autre, en terminant sa lettre de quatre pages, presque indiscrète à force d'instances, vous perdrez le mérite de l'actualité. »

« — Bismark est à la mode, ajoute un troisième; tous les yeux sont tournés vers Bismark... »

Eh! Bismark vous-même, à la fin! Laissez-nous tranquille.

Se figure-t-on, par hasard, que la plume est un fusil Chassepot, capable d'envoyer au lecteur quinze ou vingt notices à la minute, avec l'activité, la vitesse et la précision que nos troupes sauront donner à leurs balles, si jamais elles se trouvent en face du fusil à aiguille et de l'armée prussienne?

Ou vous croyez que je rédige ces petits volumes à l'aventure, sans prendre de notes, ou vous me permettrez d'aller avec lenteur et avec réserve, pour n'imprimer autant que possible que des détails authentiques.

Du reste, me voici prêt.

Je commence, et je vous invite à remarquer une chose tout d'abord.

L'homme d'Etat dont vous allez parcourir la biographie est né précisément le jour que chacun de nous rereconnaît pour être entaché de mystification insolente, de mensonge systématique et de duperie universelle.

Vous conviendrez que la Providence ne pouvait pas nous dire d'une manière plus positive :

« — Prenez garde à vous? »

Otto-Edouard de Bismark-Shœnhausen est né, le *premier avril* 1814, au château de Shœnhausen, sur les bords de l'Elbe, d'une famille très-ancienne, dit-on, et qui rattacherait ses titres nobiliaires aux chefs des premières tribus slaves.

Si l'arbre généalogique du Mazarin facétieux, honoré de la confiance du roi Guillaume, est de même nature que ses protocoles à l'Europe; si ses prétentions héraldiques n'ont pas plus de valeur que ses promesses de diplomate,

que ses vantardises au sujet de l'unification allemande et que sa gloire militaire, classez le tout sans gêne au nombre des poissons menteurs qui frétillent le jour de sa naissance, — et n'en parlons plus.

« Noblesse oblige, » dit la sagesse des nations.

Or M. de Bismark, au su et vu de chacun, ne s'est obligé en rien et pour rien. Malgré vent et marée, malgré le droit, malgré la justice, il a suivi la route que lui interdisaient la conscience et le devoir. Par conséquent, sa noblesse doit être apocryphe. Le syllogisme nous semble victorieux.

D'autre part, le peuple, qui chez nous ne se trompe ni sur les hommes ni sur les choses, applique le nom du personnage, comme qualification dédaigneuse à tout ce qui est laid, détestable, ridicule, et de nature excessivement au-dessous du beau et du bon, comme aspect et comme qualité. Ainsi le plus hideux des chignons de ces dames s'appelle *chignon-Bismark*. Ainsi la cou-

leur de certaines robes, couleur adoptée par je ne sais quelles folles créatures, — la *couleur-Bismark*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, — est vraiment ignoble et impossible. Ainsi nos vignerons du Bordelais et du Mâconnais, après les gelées du printemps et la grêle dévastatrice, n'ayant pour remplir leurs fûts qu'un liquide à révolter la soif de l'ivrogne le moins difficile, vous disent d'un air piteux :

« — Que voulez-vous? cette année, nous n'avons fait que du *Bismark!* »

Comme le jeune Cavour, Otto-Edouard eut une enfance difficile et une jeunesse têtue. On vit, dès le principe, cet esprit dénué de droiture enfourcher le paradoxe et courir au galop sur les chemins rocailleux de l'arbitraire. Sa famille l'envoya étudier tour à tour aux universités de Gœttingue, de Berlin et de Greifswalde.

A la Faculté de droit de cette dernière ville, l'étudiant Bismark feuilleta quelques livres de jurisprudence, où il puisa les connaissances indispensa-

bles à l'obtention de ses diplômes, — c'est possible, — mais sans imprégner son âme d'aucune idée de justice, d'aucun sentiment de l'honnête.

Cette classe d'hommes, — espèce très-caractérisée du despotisme moderne, qui arrive au but par l'imprévu de l'action, par la finasserie et par les ambages du discours, — a des procédés tout neufs, constamment les mêmes et constamment efficaces. Un de nos derniers volumes vous a montré lè ministre de Victor-Emmanuel essayant ses forces dans un ordre secondaire, bien convaincu que l'espèce humaine se ressemble sur tous les degrés de l'échelle sociale, et que les moyens qui assurent le triomphe en bas servent plus tard à conquérir en haut le même succès. Bismark, à l'exemple de M. de Cavour, commence à établir sa domination sur un peuple de paysans et d'agriculteurs. Il se fait nommer lieutenant de cuirassiers dans la landwher, s'applique à conserver partout le premier rang aux assemblées locales, crée

autour de lui des besoins pour lesquels on invoque son appui, fait naître des obstacles qu'il peut seul aplanir, bride adroitement les autorités du pays afin de les diriger dans sa voie, et arrive à leur monter sur l'épaule pour escalader les abords du pouvoir.

Son plan machiavélique réussit à merveille; aucune de ses combinaisons n'échoue. En 1846, les marionnettes dont il tient le fil manœuvrent avec la plus stricte unanimité pour le porter à la diète de la province de Saxe, et, l'année suivante, on l'expédie à la diète générale. Le voilà solide et fixe sur le marchepied.

Son génie paradoxal attire bientôt l'attention sur lui. Un jour, il ose dire à la Chambre :

« — Je soutiens, messieurs, qu'une politique intelligente doit balayer toutes les grandes villes de la surface du globe, parce qu'elles sont de véritables foyers de trouble public et de démagogie. »

En sorte que cet illustre raisonneur, au lieu de moraliser les agglomérations

populaires, veut démolir les capitales, afin d'écraser sous leurs ruines le nid du républicanisme.

C'est joli, et surtout c'est expéditif.

Ses ancêtres, les Vandales, n'auraient pas argumenté d'une manière plus renversante.

Nous voyons déjà le Bismark actuel se dessiner en perspective. La Révolution de 1848 ne modifie ni ses idées, ni ses tendances. Il persévère dans sa lutte contre les républicains, non pour empêcher le désordre politique et réglementer en Allemagne les institutions libres, mais pour y établir un despotisme audacieux et presque sinistre.

Jamais la contradiction ne le déconcerte.

Plus les attaques sont vives, plus on le trouve calme. Il accueille les plaisanteries de la presse en haussant les épaules. Seulement, si les journalistes vont jusqu'à l'insulte, le membre de la diète jette l'habit noir, endosse son uniforme de chef d'escadron des cuiras-

siers de la landwher (il a monté rapidement en grade) et provoque ses ennemis à une explication immédiate, le sabre à la main.

Il arriva même, si l'on en croit une correspondance berlinoise de l'*Indépendance belge*, que M. de Bismark, étant ministre, fit porter un cartel au docteur Virchow, un de ses adversaires les plus passionnés à la diète.

C'était juste au moment où la trichinose sévissait en Allemagne.

Le docteur, qui se livrait à de savantes recherches pour combattre le fléau, répondit aux témoins, en leur présentant deux magnifiques cervelas :

« — Messieurs, j'ai le choix des armes, et voici la façon dont j'entends me battre. De ces deux saucisses, l'une est complétement trichinée, l'autre est saine. Que son Excellence me fasse l'honneur de déjeûner avec moi et de choisir celle qui lui conviendra. Je lui tiendrai tête en mangeant l'autre. »

Inutile de dire que le ministre dé-

clina ce duel d'un nouveau genre et laissa le docteur Virchow en repos.

Vers l'année 1851, Bismark débuta sérieusement dans la carrière politique.

Le roi Frédéric-Guillaume IV, partisan des idées de l'homme, et sincère admirateur de ses discours à la Chambre, lui proposa la légation de Francfort qui présentait, à cette époque, certaines difficultés que les ambassadeurs précédents n'avaient pu résoudre. Bismark leva les obstacles en un clin d'œil, en effrayant par ses allures d'ogre les bourgeois de la ville libre. Son maître, excessivement satisfait, l'envoya comme ambassadeur à Vienne, où il osa soutenir, en face de M. de Rechberg et de tous les intéressés dans la question, que l'Autriche était un danger pour l'Allemagne, et qu'il fallait diminuer sa prépondérance ; — il n'ajoutait pas *afin de la reporter sur la Prusse*, mais chacun comprit aisément qu'il le pensait.

« Un jour, dit M. Albert Wolff (1), Bismark, se rendant chez l'ambassadeur d'Autriche, fut surpris qu'à son entrée le diplomate autrichien ne se levât point pour saluer l'envoyé de Prusse. Froissé dans son amour-propre national, blessé dans son honneur privé, il tire un cigare de sa poche, l'allume, s'étend tout le long sur un divan, et : — Cher collègue, dit-il, à présent, causons! »

Je vous jure, monsieur Wolff, qu'à la place de l'ambassadeur d'Autriche, connaissant l'homme et ses honnêtes projets contre mon pays (2), j'eusse absolument agi de même, c'est-à-dire sans lui témoigner ni politesse ni déférence, — et pour ce qui a trait à M. de Bismark allumant un cigare et croyant sauvegarder ainsi sa dignité person-

(1) Ecrivain très-porté à la sympathie pour le ministre. M. Wolff est né en Prusse.

(2) M. de Bismark venait de publier, sous le titre de *la Prusse et la question italienne*, une brochure écrasante contre l'Autriche.

nelle, j'aurais appelé mes gens pour leur intimer l'ordre de jeter le cigare par la fenêtre et de mettre incontinent le fumeur à la porte, sans plus de cérémonie.

Grave offense et cas de guerre, soit!

Au moins l'Autriche n'aurait pas été surprise et dépouillée plus tard, comme le voyageur est dépouillé par un larron.

Croyez-le bien, monsieur Wolff, les mœurs et les procédés de cet homme-là ne peuvent convenir à personne, et ce fut l'opinion du prince Gortschakoff, ministre russe, lorsqu'il le vit arriver à Saint-Pétersbourg, où le roi Frédéric-Guillaume IV, de plus en plus émerveillé de ses brillants services, l'envoyait exercer une troisième ambassade. M. de Bismark avait des manières si heurtées, un sans-gêne de conversation si voisin de l'inconvenance et des discours si remplis de fiel et d'aigreur contre les personnes les plus honorables, que le prince n'y tint plus et lui donna une leçon très-rude,

au dire de la *Revue du XXIXe siècle*, à laquelle nous empruntons l'anecdote.

Un soir, monsieur l'ambassadeur prussien, après avoir scandalisé par ses médisances les invités du ministre, quitte le salon vers minuit. Le prince, en le voyant partir, ordonne de lâcher dans la cour un chien d'humeur aboyeuse.

Bismark, arrivé sous la marquise, appelle les domestiques du ministère pour retenir ou attacher l'animal. Aussitôt le prince Gortschakoff de se pencher au balcon, en s'écriant :

« — Hé! monsieur le comte, je vous en prie, ne mordez pas mon chien! »

Beaucoup moins inconvenant, lorsqu'il avait l'honneur d'être reçu par le czar, Bismark courbait l'échine avec une grâce particulière et entourait l'autocrate du plus fin réseau de flatterie que les courtisans aient jamais tressé pour l'usage des puissants de la terre.

Ce monsieur ne se permet d'être cassant et maussade qu'avec ses égaux ou avec ses subalternes.

Son système invariable est de ménager les forts. Il joue avec eux le bon apôtre, en les trompant sur ses desseins par la ruse et le mensonge, — théorie politique aussi vite connue qu'appliquée.

Certes, elle ne le conduira pas loin.

M. de Bismark fut décoré par le czar de l'ordre de Saint-Alexandre de Newski.

Le roi de Prusse, sur les entrefaites, étant venu à mourir sans enfants, Frédéric-Guillaume-Louis, son frère, déjà régent depuis quelques années, monta sur le trône, et le nouveau souverain accorda, comme son prédécesseur, une confiance illimitée à Bismark. Il l'envoya le représenter à Paris.

Nous avons pu voir, en mai 1852, le comte prussien prendre possession de l'hôtel de l'ambassade.

Il s'inclina jusqu'à terre devant la cour des Tuileries, comme il s'était incliné devant le czar et reçut le titre de grand'croix de la Légion d'honneur.

Voilà un cordon par lequel il doit se

sentir légèrement étranglé, s'il a parfois la juste appréciation de sa conduite et la mesure morale de ses actes.

Enfin passons.

Le grand diplomate, — ainsi le nomment ses thuriféraires, — ne reste que cinq mois à Paris. Guillaume le rappelle à Berlin pour lui donner la présidence du conseil des ministres, avec le double portefeuille de la maison du roi et des affaires étrangères. On va s'écrier ici qu'un homme sans valeur et sans mérite ne peut arriver à ce comble de fortune. Non, bien assurément. L'idée ne nous est jamais venue de mettre en doute la valeur du personnage, — aux yeux de la Prusse, — ni même de discuter son mérite de diplomate. C'est un individu très-énergiquement trempé, dur à lui-même, dur aux autres, et d'une force de volonté tenace, implacable, qui le fait aller droit au but comme un boulet de canon, sans s'inquiéter de ce qu'il détruit ou de ce qu'il renverse.

Attila civilisé, tel sera son nom dans l'avenir.

Le roi des Huns, conservant sous cape sa nature de barbare et se bornant à la colorer du vernis des formes modernes, ressemblerait aujourd'hui à M. de Bismark, comme se ressemblent deux gouttes d'eau puisées à la même source.

Culte exclusif de la force brutale, mépris complet de la justice, renoncement absolu aux lois de la conscience dès qu'elles se posent en obstacle sur sa route, voilà les traits principaux du caractère de l'homme. Véritable type déclassé dans l'ordre même de l'odieux, et qu'on ne s'attendait plus à voir au dix-neuvième siècle.

Pourtant nos démagogues l'ont applaudi sans vergogne.

Il est vrai qu'ils applaudiraient Satan, le jour où l'ange de ténèbres débuterait quelque part en qualité de premier ministre.

Nous ne savons pas où le *Figaro* a puisé la piquante histoire qui va suivre;

mais, si elle n'est pas authentique, elle est au moins plus que vraisemblable et nous la donnons telle qu'elle.

« On a imprimé, dit-il, que M. de Bismark avait plusieurs fois *menti*, et que son souverain lui payait ses mensonges à part, à la fin de chaque mois. C'est le trésorier de la couronne qui soldoit ce petit compte spécial. Il n'y a pas bien longtemps, M. de Bismark arrive avec son bilan mensuel ; le trésorier l'examine, puis se récrie :

« — Oh ! par exemple, ceci, fit-il en s'arrêtant sur un article, ceci ne peut pas compter...

« — Comment? interrompt M. de Bismark.

« — Oh ! non, ceci est une vérité.

« — Eh bien, réplique le premier ministre, je vous donne ma parole d'honneur que, lorsque je l'ai dite, je croyais que c'était un mensonge. »

Cet homme étrange est modeste dans ses goûts. Voici du moins ce qu'affirme Albert-Wolff : « M. de Bismark ne s'entoure d'aucun luxe. On n'a jamais

pu obtenir de lui qu'il fît changer le mobilier de son cabinet, qui se compose d'une armoire en chêne remplie de fusils et de carabines, — car le comte est grand chasseur, — plus d'une table et de deux fauteuils. Toutes les fois qu'on lui expédie le tapissier de Sa Majesté Guillaume, il répond :—Allez-vous-en ! c'est assez bon pour moi ! »

Le ministre du roi de Prusse n'a pas d'autre goût que celui de l'exercice du pouvoir, son unique passion est celle de l'absolutisme.

Sous plus d'un point de vue il se rapproche de M. Guizot, qui passait, en politique, pour savoir tremper ses mains dans la fange de la corruption sans les salir, et gardait, malgré tout, une complète renommée de désintéressement.

L'éternelle mystification de l'espèce humaine est la mystification des apparences.

Pourvu que Messaline enlève la souillure du corps, elle peut se moquer des taches de l'âme et se faire au besoin couronner rosière.

Né dans le protestantisme, M. de Bismark en est venu, comme la plupart de ceux de sa secte, à n'avoir aucune espèce de religion et à prendre entièrement son intérêt propre et celui du monarque qu'il sert pour règle infaillible de morale. Il ne donne pas d'autre base à ses résolutions, pas d'autre motif à sa conduite.

Autour de lui les instincts les plus déplorables se développent sans gêne.

En Prusse on boit l'iniquité comme l'eau, et dès qu'on ne touche pas à sa politique, le ministre est le premier à tendre le verre.

Nous avons eu la preuve convaincante et personnelle du manque de sens moral qui afflige ce malheureux pays.

Ecoutez l'aventure.

Un écrivain français, ruiné par ses luttes de presse et vivant depuis quinze mois à l'étranger, passe tout à coup pour mort, grâce à je ne sais quel chroniqueur à court de nouvelles, qui juge convenable de l'enterrer, sûr d'avoir après cela très-large matière à copie

dans les dénégations de la famille et dans les commentaires des journaux.

Quelques-uns de nos aimables républicains en exil prennent au sérieux la nouvelle. Ils se disent, avec l'esprit de convenance et de moralité qui les distingue :

« — Voici, ma foi, une excellente occasion d'attaquer la dynastie impériale sous le couvert d'un homme qui ne réclamera plus ! Mettons sur le dos du décédé quelque brochure politique bien agressive. Son nom devra pousser à la vente. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ces honnêtes démagogues vont trouver à Berlin le libraire Abelsdorff, lui expliquent leur plan, lui font envisager le succès probable, et n'ont pas à réfuter l'ombre d'une objection, — l'éditeur prussien trouvant la chose parfaitement licite. On signe le traité, puis on se met à l'œuvre. Deux mois plus tard, toute la frontière de l'Est, depuis Bade et Francfort jusqu'à Genève, se trouve empoisonnée de pamphlets odieux, portant le

nom du prétendu défunt. Ce nom se trouve imprimé en toutes lettres sur la couverture d'abord, puis au bout d'une préface, en tête de chaque volume.

Le fait semble incroyable. Attendez, ce n'est pas tout.

Notre écrivain tué par les journaux revient en France dans un état de santé parfaite, et se voit naturellement menacé des poursuites les plus graves. Il s'indigne, proteste, court au ministère et demande à partir pour la Prusse afin de mettre ordre à cette indignité. On lui donne une lettre de recommandation pour notre ambassadeur. Il arrive à Berlin.

Quelques feuilles allemandes commencent à signaler à l'opinion publique le motif sérieux qui l'amène, et la première visite qu'il reçoit, — je vous le donnerais bien à deviner en mille, mais autant vous le dire sans plus de retard, — c'est la visite du libraire, du sieur Abelsdorff en personne, qui ose lui adresser ce joli discours :

« — Mais enfin, monsieur, pourquoi

tout ce scandale ? Vous êtes ici pleinement en sûreté. Je vous offre vos droits sur les brochures en publication, dont vous pourrez corriger les éditions nouvelles. Vous rédigerez vous-même les autres volumes que j'annonce, et je couvrirai d'or chacune de vos pages. » Textuel.

Déjà ce brave homme avait gagné plusieurs centaines de mille francs avec ses ordures brochées. Il les vendait un florin net, et on peut affirmer sans crainte qu'elles ne lui coûtaient pas vingt-cinq centimes de fabrication.

Le saisir prestement au collet, le traîner vers la porte et lui montrer la rampe avec un geste énergique, fut pour l'homme de lettres exaspéré l'affaire d'une seconde.

Guidé par le secrétaire de l'ambassade, il s'empresse de courir chez les magistrats, dans les bureaux du premier ministre, partout enfin où il pense obtenir quelque mesure provisoire, en attendant un procès, pour suspendre la publication qui le déshonore. Savez-

vous la réponse de la magistrature et de l'autorité prussiennes ? La voici :

— Nous n'avons aucune loi qui empêche nos libraires de commettre l'acte dont vous croyez devoir vous plaindre.

— Comment, messieurs ? — mais alors j'invoque le droit des gens, la première et la plus sacrée de toutes les lois. Il est impossible qu'en dépit de ma défense expresse on continue d'attacher mon nom à une œuvre que je repousse.

— Oh ! cela se fait ici tous les jours ! Nos libraires prennent le nom de Balzac, d'Eugène Sue, de George Sand et de bien d'autres, pour les mettre comme estampille sur des livres de fabrique allemande, qui s'écoulent par cela même plus aisément.

— Mais c'est une infamie !

— Heu ! dites une spéculation commerciale, très-inoffensive pour l'auteur. Elle ne fait au contraire qu'accroître sa notoriété.

— Pardon, messieurs ! il s'agit de brochures positivement immondes,

inacceptables pour le fond comme pour la forme, et qui m'exposent en France à une action judiciaire.

— Nous le regrettons, mais nos lois ne punissent pas ce genre de délit.

Quinze jours durant les réclamations de l'homme de lettres n'eurent pas d'autre réponse. Toutes ses démarches tournèrent dans le même cercle vicieux. L'appui de l'ambassade demeura complétement inefficace, et l'éditeur Abelsdorff continua de vendre ses livres sur la frontière avec le nom primitif, autorisé dans ce faux monstrueux par toute l'administration prussienne.

Cela se passait en l'an de grâce 1863, sous le règne de Frédéric-Guillaume-Louis, en même temps que sous le ministère de Son Excellence le comte de Bismark (1).

(1) Trois années plus tard seulement, le ministre céda soit à quelque menace partie de haut, soit à une requête politiquement influ nte. Il jugea convenable d'arrêter enfin ce scandale inoui, donna l'ordre de saisir les brochures et condamna le libraire Abelsdorff

Et le fait est aussi avéré qu'incontestable, puisque l'écrivain dont il s'agit — c'est moi-même.

Lorsque M. de Bismark prit le pouvoir en main, la situation politique était fort tendue, et le roi Guillaume, empêtré dans une foule de résistances, ne savait plus littéralement où donner de la tête. Chaque session législative amenait à la Chambre de nouvelles révoltes; le parti révolutionnaire s'y donnait coudée franche, refusait nettement la sanction du scrutin aux budgets les plus indispensables, mettait des entraves à toutes les propositions du gouvernement et conduisait le char de l'Etat dans l'ornière.

Bismark tint la bride ferme. Il ne craignait pas d'appliquer à droite comme à gauche des coups de fouet drus et retentissants aux députés qui embourbaient les roues. Plus tard, il

à la perte de son brevet, — oubliant, bien entendu, d'accorder la moindre indemnité à sa victime.

les renvoya devant les électeurs, lorsqu'il ne put vaincre leur obstination.

Tout autre ministre aurait succombé dans cette lutte.

Mais, plus carré de la cervelle que trois ou quatre milliers d'Allemands réunis, Bismark ne lâche pas les rênes inflexibles.

Il donne un jour à l'Europe frappée de stupeur le spectacle audacieux d'un ministre qui persiste à ne point résigner son portefeuille, en présence d'une majorité de 247 voix qui lui infligent le blâme, et de 45 voix seulement qui n'osent pas le désapprouver.

C'était au sujet de la malheureuse Pologne, agonisante et râlant sous l'étreinte implacable d'un traité secret conclu entre la Russie et la Prusse.

Toujours plus intrépide et plus têtu, le ministre bâillonne la presse comme elle ne l'a jamais été nulle part; il multiplie les avertissements, fulmine les suspensions et finit par vaincre les derniers obstacles qui s'opposent à la

réussite de ses plans, tout à fait conformes à ceux de son maître.

Après avoir écrasé le Danemark, il s'empresse de courir sus à l'Autriche.

On connaît l'issue de cette campagne foudroyante, où les trahisons et les surprises jouèrent le principal rôle.

Depuis quatre années entières, Bismark prenait ses mesures, armait à la sourdine, fondait les canons dans l'ombre et préparait ce fameux fusil à aiguille, dont il cacha soigneusement le secret à l'Europe. Bref, il réussit à remplacer la tactique par l'artifice, à mettre la ruse et l'inattendu à la place du courage et du talent et à escamoter la victoire.

Nous ne dirons rien de plus.

Le droit de nos petits livres ne va pas jusqu'à chercher par quels moyens on pouvait arrêter les manœuvres suspectes de ce prestidigitateur, ni quelles mesures il faudrait prendre aujourd'hui pour annuler une prépondérance qu'il ambitionnait depuis si longtemps, et qu'il a obtenue *per fas et nefas*, par la

fraude, par la corruption, par la violence, au scandale du monde entier. L'opinion publique est très-nette là-dessus et n'hésite en aucune sorte, — chez nous principalement.

Après cette guerre déloyale, M. de Bismarck n'a pas été chiche de discours.

Il s'efforce de cacher le dol et la duperie sous les oripeaux de son éloquence tudesque. Mais il trouve heureusement d'énergiques contradicteurs.

M. le comte Ladislas Plater, au nom de la Pologne sa patrie, et sans toucher à la question autrichienne, lui adressait de Zurich, le 2 mai dernier, une lettre admirable de logique, dont voici quelques passages :

« Au lieu d'attirer, lui dit-il, vers un centre commun les éléments germaniques par le rayonnement de la liberté, fidèle à votre devise *du fer ou du feu,* vous forcez par les armes les populations qui ne partagent pas votre idée d'unité à être incorporées à la Prusse ou à se soumettre à sa prépondérance.

Vous allez plus loin encore : vous faites la guerre au Danemark pour affranchir la nationalité allemande, et après le combat vous l'imposez même aux Danois. Vous agissez de même envers deux provinces de l'ancienne Pologne, en les forçant de faire non-seulement comme par le passé partie intégrante de la Prusse, mais encore à entrer dans une nouvelle Confédération germanique...—Où est cette *patrie* des Polonais de la Posnanie et la *conservation* intacte de leur nationalité proclamée si solennellement, le 15 mai 1815, par le roi de Prusse? Où sont ces traités *formant encore la base de l'édifice européen*, dont le roi actuel faisait mention dans sa réponse à l'empereur des Français, le 18 novembre 1863? Malheureusement pour l'Europe il n'y a que le droit du plus fort qui soit resté debout; mais la Prusse, en l'exerçant, est-elle sûre de le faire triompher à la longue? Il est permis d'en douter en voyant les préparatifs pour opposer la force à la force au centre de l'Europe...—Je terminerai

par vos propres paroles, prononcées le 20 décembre dernier, et dont vous tenez si peu compte aujourd'hui : *Une population qui manifeste d'une manière durable et indubitable sa volonté de ne point faire partie intégrante de la Prusse ou de l'Allemagne, ne contribue pas à augmenter les forces de l'État auquel elle ne veut pas appartenir.*

« Recevez, etc.

« Comte LADISLAS PLATER,

« Ancien nonce de la Diète de Pologne. »

On le voit, la condamnation du ministre prussien et de ses actes est sortie de sa bouche même.

L'énergie du personnage, sa force physique, son caractère plein de fougue et de décision, ne laissent pas que de le mettre très en relief et donnent l'explication des louanges que la Prusse lui accorde. On n'a pas oublié le terrible revolver de Brind et les quatre coups de feu successifs tirés par ce jeune fanatique sur le ministre.

Aussi calme que s'il ne venait pas de

courir un péril de mort, celui-ci marche droit à l'assassin, le saisit d'un bras robuste et le conduit au poste.

Bismark a cinquante-six ans.

Sa taille est au-dessus de la moyenne. Point de corpulence. Il est sec, nerveux, apte à tous les exercices du corps.

Dans les guerres contre le Danemark et l'Autriche, on le trouvait superbe à la tête de son escadron, — car il tranchait du Bayard à tout propos, bien qu'il eût grand soin de ménager ses précieux jours et de n'assister à la bataille qu'à une distance respectable. Ceux de nos chroniqueurs qui l'ont vu coiffé du fameux casque-clysopompe ont eu beaucoup de peine à réprimer un éclat de rire.

Nous ignorons si M. Carel, le poëte lyonnais, était du nombre.

En tout cas il s'est moqué fort agréablement d'une coiffure militaire, aussi ridicule que saugrenue.

Cet éteignoir armé, le casque du Prussien,
Cloche à melon que pare une pique acérée,
Malgré sa forme ronde a trouvé le moyen

De coiffer l'Allemand dont la tète est carrée.
La tête entre et s'y trouve bien.
Quel étonnant miracle opère ce couvercle !
Il est vrai que monsieur de Bismark l'a voulu,
L'impossible problème est enfin résolu
De la quadrature du cercle.

« Le premier ministre, dit encore M. Wolff, passe pour un causeur séduisant. Sa conversation est entraînante, pleine de mots spirituels, d'aperçus ingénieux. Il n'a pas de rival en Allemagne pour résumer une situation en une phrase ou pour écraser un homme d'un mot. »

Voilà qui nous semble exagéré. Bismark n'est pas aussi transcendant comme finesse d'esprit que notre confrère veut bien le croire. Nous soupçonnons M. Wolff de prêter quelque peu de son propre mérite au compatriote dont il fait l'éloge. En tout cas, si le ministre prussien écrase un homme de temps à autre, il pourrait se borner aux individualités et se dispenser de mettre ce procédé en œuvre à l'égard de certains pays de l'Europe.

Non content de les dépouiller de la vie politique, il a manifesté plus d'une fois l'intention charitable de les débarrasser du poids de leurs finances. Ainsi, par exemple, il a sommé d'une manière catégorique les négociants de Francfort d'avoir à lui verser trente petits millions en espèces ayant cours, afin de témoigner à Sa Majesté Guillaume et à lui Bismark la joie qu'ils éprouvaient de faire partie de la Prusse.

Or, — le croiriez-vous? — messieurs les négociants eurent l'indélicatesse de répondre qu'ils ne donneraient pas un traître florin. Bien plus, ils ajoutèrent :

« — Si vous insistez, nous allons tous nous mettre en faillite. »

Les ingrats !

Pourtant M. de Bismark s'est montré généreux et presque magnanime en plusieurs circonstances. Il a pris les Etats du duc de Nassau ; mais, ne voulant pas le réduire précisément à la mendicité, il lui a rendu un palais à

peu près convenable, des meubles, quelques habits et une paire de bottes.

On sait que plusieurs de nos publicistes en renom furent expédiés en Allemagne par nos grandes feuilles politiques et suivirent l'armée prussienne dans le Sleswig et en Bohême, afin de pouvoir tout apprécier *de visu* et de donner à la relation des événements une plus grande authenticité. Ces messieurs reçurent du chef d'escadron-ministre un accueil très-flatteur.

Bismark daigna leur expliquer clairement et en détail toutes les opérations militaires.

Si on en croit *le Nord*, journal bien informé du reste, et qui a transmis là-dessus des renseignements aux chroniques parisiennes, Son Excellence a plus d'une fois elle-même pris la plume et rédigé les comptes-rendus, — ce qui a fait dire à un journaliste railleur :

« Depuis cette nouvelle, je ne puis ouvrir sans crainte les feuilles politi-

ques. Tout y semble suspect maintenant, — jusqu'aux annonces. On arrive à se demander si M. de Bismark n'est point pour quelque chose dans le chocolat dépuratif ou dans le *vade mecum* en caoutchouc vulcanisé. »

Brochant sur le tout, le *Nouvelliste* de Rouen publia cette boutade :

« Il paraît que M. de Bismark est en ce moment très-courroucé contre ceux des journaux de Paris dont il a eu le plus à se louer l'an dernier. On comprend jusqu'à un certain point l'irritation de M. de Bismark.

« — Eh quoi ! peut-il se dire, ne sont-ce pas les mêmes éminents publicistes avec lesquels j'ai fraternellement partagé mes cigares pendant la campagne de Bohême? Quand mes généraux les invitaient à dîner, n'était-ce pas un fait qu'ils proclamaient à la face de l'Europe avec un légitime orgueil? et maintenant...

« — Ah! maintenant, illustre ministre, c'est une autre chanson. Fumés les cigares, fumé l'enthousiasme! »

Ce revirement complet de la presse eut lieu, comme on le devine, à propos du Luxembourg. Monsieur le comte, enivré de sa gloire militaire encore toute fraîche, prenait des libertés avec le droit international. Après avoir accepté la neutralisation pour base des conférences diplomatiques, il poussait les armements de la forteresse même qui se trouvait en litige, et l'*Opinion nationale,* vendant la mèche la première, dénonça certain marché conclu avec un fournisseur qui s'engageait à approvisionner la place en moins de huit jours. Alors ce fut un tollé général.

Halte-là, Excellence !

Fumer vos cigares en Bohême et boire du champagne à votre table, soit. Vous passer la plume et vous autoriser à vous brûler sous le nez quelques grains d'encens dans la cassolette d'un compte rendu, nous le voulons bien encore, dès qu'il s'agit d'intérêts étrangers aux nôtres. Mais à la France, on n'y touche pas, monsieur le comte !

Vous ressemblez à ce gros Allemand naïf, dessiné par Cham, qui après avoir absorbé coup sur coup plusieurs verres de victoire, provoque un de nos zouaves au repos. Celui-ci répond avec une tranquillité sublime :

« — Il paraît que ça grise, camarade, quand on n'en a pas l'habitude? »

Effectivement, les lauriers cueillis sur le sol autrichien donnent le vertige à M. de Bismark. D'ailleurs on s'applique en Prusse, à l'énivrer de plus en plus par des ovations publiques d'une absurdité manifeste.

Au Théâtre-Victoria de Berlin, dans une pièce d'actualité sur les triomphes du fusil à aiguille, — et le roi Guillaume présent, — un acteur osa chanter le couplet baroque dont voici le sens :

« Dieu, fatigué de gouverner le monde, a trouvé un homme à qui confier cette lourde tâche : c'est M. de Bismark. — Tu en es digne, dit Dieu, car ta devise est : *Ferme et en avant!*

Applique-la, surtout pour le Luxembourg! »

Et la salle de couvrir de bravos ce blasphème imbécile.

Le roi Guillaume, au comble du ravissement, fait appeler dans sa loge le directeur du théâtre, lui adresse des félicitations bien senties, et ajoute :

« Il y a deux ans, on eût sifflé ce couplet. Les choses ont bien changé! »

Croyez-vous, Sire?

Malgré l'enthousiasme prussien et ses manifestations flatteuses, le ministre était réellement fort irrité contre les organes de la presse française, qui lui tournaient le dos, après avoir fumé ses havanes et bu son vin dans les banquets germaniques. Il déclara même qu'il allait autoriser les feuilles berlinoises à publier le nom des journaux et des chroniqueurs qui avaient eu avec lui des relations directes, suivies d'une si blâmable ingratitude.

C'était là une heureuse idée. Pourquoi n'y avoir pas donné suite, Excellence?

Nous aurions été curieux de connaître les honnêtes journalistes qui vous permettaient d'écrire leurs articles et de transmettre aux lecteurs français sur vous-même et sur vos actes des renseignements, dont la véracité, selon toute évidence, était plus que suspecte.

Le bordereau des mensonges soldés par le trésorier de la couronne a dû monter, pendant la guerre, à un chiffre exorbitant.

M. de Bismark est venu à Paris pendant l'Exposition universelle, à la suite de Sa Majesté le roi de Prusse, et il n'a pas trop hésité à se montrer en public. Disons-le, c'est du courage,—car, s'il n'eût pas été l'hôte de l'Empereur et si un sentiment de convenance très-naturel n'eût pas retenu le peuple, on aurait vu bien assurément la contre-partie des ovations prussiennes.

Quelques jours après son arrivée, un de ses voisins de table au dîner de l'ambassade cherchait à lui persuader

que, pendant la revue, on avait souvent crié : *Vive Bismark!*

Le grand homme d'État fit la grimace, regarda son interlocuteur dans le blanc des yeux pour voir s'il parlait sérieusement, et répondit :

« — Vous vous trompez, la foule criait: *V'là Bismark! v'là Bismark!* Ce n'est pas tout à fait la même chose, mais c'est presque aussi flatteur. »

Il s'efforça, du reste, de justifier la réputation d'esprit que lui accorde si généreusement Albert Wolff. Après avoir cherché deux ou trois jours l'occasion de placer un joli mot, il la trouva dans les illuminations du jardin des Tuileries. Voyant toutes ces éblouissantes guirlandes de lumière, tous ces feux de Bengale, tous ces soleils de gaz, il s'écria :

« — Très-beau ! splendide ! — mais cela dure comme l'enthousiasme des Français et cela change comme leurs opinions. »

Pas trop mal, monsieur le comte.

Daignez toutefois nous permettre de

vous dire que le mot n'est pas neuf. Il court l'univers depuis que la France existe,—c'est-à-dire depuis longtemps. Tous les étrangers le reproduisent, croyant nous faire niche et nous humilier. Simple affaire de dénigrement et de jalousie.

Non, Votre Excellence, notre enthousiasme ne dure pas lorsqu'il est usurpé, et nos opinions changent lorsqu'on nous les impose par surprise.

Heureusement, morbleu!

Nous voyez-vous encore sous l'impression favorable des comptes-rendus rédigés par votre noble main sur les champs de bataille de Bohême? Ce serait du propre, historiquement parlant.

Bien obligé, monsieur! cherchez d'autres dupes.

Le ministre du roi Guillaume, toujours grave et soigneux de sa dignité personnelle, « s'est beaucoup amusé, dit le *Figaro*, à la représentation de la *Grande duchesse*, aux Variétés. A plusieurs reprises, on l'a vu applaudir

Hortense Schneider ainsi que les trois insensés commandés par le général Boum. Après le deuxième acte, M. de Bismark a quitté le spectacle. Sur le seuil du théâtre il a allumé un cigare, et il est rentré à pied en flânant tout le long des boulevards. Au coin de la rue Richelieu, le ministre fut arrêté par un inconnu qui s'approcha de Son Excellence, en lui disant :

« — Pardon, voudriez-vous me permettre d'allumer ma cigarette ?

« Le comte de Bismark a tendu son cigare à ce passant indiscret, puis a continué sa promenade. »

Tout uniment, comme le premier venu, — quel homme !

« On a constaté, dit *la Presse*, que, pendant son séjour à Paris, M. de Bismark a reçu deux cents demandes d'audience et cinq cents demandes de décorations de l'Aigle rouge et du Mérite. »

Qui pourra jamais, ô platitudes humaines, élever une digue contre vos débordements !

Le résultat le plus déplorable des faits et gestes du ministre prussien, — nous devons le noter expressément dans ce volume, — c'est la morgue stupide que ses escamotages de victoire et son habileté prétendue en politique donnent à ces benêts d'Allemagne du nord.

Gonflés de bière et d'inintelligence, ils ajoutent à ce gonflement déjà trop exagéré celui de l'orgueil civique et de l'orgueil du sabre.

Ils nous traitent par dessous jambe avec un aplomb dont le grotesque n'exclut pas l'insolence, et parlent de nos gloires avec un sans-gêne, avec un dédain, qu'ils paieront cher un jour ou l'autre sans doute, mais qui, en attendant, peuvent allumer la bile du Français le plus calme et l'entraîner à des conflits dangereux.

« A Harburg, dit M. Francis Magnard (il garantit l'authenticité du fait), on visite les bagages des voyageurs qui prennent le train pour diverses directions, notamment pour la France. Un négociant de Bordeaux, voyant qu'on

secoue un peu sa valise, se récrie et rappelle qu'autrefois on était plus doux à la même station.

« — Ya ! ya ! fit un douanier, qui entendait et parlait le français en Prussien, — mais à présent Vrance blus betite et Brusse blus grande ! »

Une idée semblable, exprimée en pareil baragouin, donne au pied comme à la main des démangeaisons singulières.

M. de Bismark est ravi de ces élans de sottise, qu'il prend pour une consécration sérieuse de sa politique et pour un réveil de bon augure du sentiment national en Prusse.

Là est son écueil pour l'avenir.

Il marche à l'abîme avec un bandeau sur les yeux, n'écoutant que les niais qui l'applaudissent, et haussant les épaules à la voix des hommes sensés qui lui crient : « — Casse-cou ! »

Derrière son char de triomphe il trouve néanmoins quelques insulteurs.

Un jour, en voyage, il dînait à table

d'hôte. En face de lui plusieurs jeunes dames causaient à demi-voix en lithuanien et riaient à gorge déployée. Le ministre, qui parle un peu l'idiome, sans pouvoir néanmoins soutenir un dialogue suivi, prête l'oreille.

Il ne tarde pas à comprendre qu'il est reconnu des belles rieuses et qu'elles se désopilent la rate à ses dépens.

D'un coup d'œil rapide il examine les autres convives.

Tous sont en train de manger paisiblement, et personne ne rit, — preuve que les étrangères ne sont comprises que de lui seul.

N'importe, la position n'est pas tenable.

Cette critique féminine, acérée, mordante, ces regards moqueurs qui filtrent sous des cils blonds et soyeux, ces bouches mignonnes qui décochent le sarcasme, tout le prend aux nerfs et annule son appétit. Décidé à couper court à ce bavardage agaçant, il dit tout bas à son voisin de droite :

— Est-ce que vous comprenez la langue lithuanienne?

— Pas du tout.

— Alors je vais vous interpeller dans cette langue, et vous me donnerez aussitôt votre clé de montre.

Une minute après, saisissant un intervalle entre deux éclats de rire, il dit à son voisin :

— *Dohd man to azleck* (prêtez-moi votre clé de montre).

Les dames tressaillent.

Celle qui était le plus acharnée à la médisance et qui avait lancé les traits les plus malins devient pâle comme une morte; les autres sont écarlates. Toutes se lèvent et quittent la salle, poursuivies par le regard du comte, qui leur crie, toujours en lithuanien :

« — Sauvez-vous, croyez-moi! Nous sommes en Prusse, et la police du pays est tracassière. »

Il était vengé.

Mais, ce jour-là, sa digestion fut difficile.

La curieuse erreur d'un fils de la

Grande-Bretagne, qui détourna si plaisamment un mot français de sa signification blessante pour l'employer comme éloge, eut lieu chez une jeune baronne parisienne, pendant le séjour de M. de Bismark à Paris.

Voici l'anecdote.

Lord F*** se trouvait en visite à l'hôtel de la baronne. Le fils de celle-ci, enfant tout jeune et plein de pétulance, jouait dans l'embrasure d'une porte-fenêtre. Comme il venait de se livrer à un tour d'espiéglerie, sa mère leva le doigt à la hauteur de l'œil, et dit, avec un sourire demi-menaçant et demi-affectueux :

— Polisson !

— Aôh ! fit l'Anglais, qu'est-ce que cette petite mot polisson ?

— Cela veut dire, milord, répondit la baronne embarrassée, que ce bambin a beaucoup d'esprit et d'intelligence.

— Aôh ! *yes*, je comprenais très-bien.

Et l'explication d'en rester là,

Vingt minutes après, M. de Bismark entre chez la baronne. Lord F*** lui est solennellement présenté.

« — Monsieur le comte, dit l'Anglais, avec un salut révérencieux, vous étiez *la plus grande polissonne* de l'Europe... Oh ! *yes !* »

On sait que M. de Bismark, en dépit de son air robuste, est continuellement en proie à des crises nerveuses qui, par l'effet inévitable du physique sur le moral, expliqueraient, au dire de quelques médecins, les soubresauts et les écarts de son administration. Rarement il peut dormir. Il travaille sans cesse pour dompter ou pour oublier son mal, — ce qui est loin d'apaiser son humeur âcre et de calmer ses nerfs.

Le cher comte est en politique ce qu'on nomme dans la vie commune un mauvais coucheur.

Dès le point du jour il entre dans son cabinet, rédige sa correspondance, prend des notes, lit tous les journaux européens et paperasse jusqu'au déjeuner. Puis il va chez le roi, ou pré-

side le conseil jusqu'à six heures du soir. Au dessert il quitte la table et va se mettre au travail jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ses gens ont l'ordre de tenir prêt alors un cheval tout sellé. Le ministre part et, comme le chevalier fantasque de la ballade, fait au trot ou au galop, par monts et par vaux, une course effrénée qui ne dure pas moins de trois heures. La grande fatigue seule lui permet de prendre quelque repos, sans être trop agité.

Ah! l'ambition tue le corps, Excellence, et c'est fort heureux quand elle ne tue pas l'âme!

M. de Bismark est très-inquiet de certaines dispositions militaires qui se prennent chez nous par mesure de prudence. Dans ces derniers temps, la presse a fait de curieuses découvertes.

Reproduisons, sans les affirmer, quelques-uns des bruits qui circulent.

Le héros de la campagne de huit jours, M. de Moltke (1), ayant obtenu

(1) Ministre de la guerre à Berlin.

de Bismark une autorisation spéciale, vint à Paris. Se tenant à l'écart du monde officiel, il eut soin de se lever tous les matins avec l'aurore, sous prétexte d'une promenade hygiénique au bois de Boulogne, mais en réalité pour faire le tour des fortifications qu'il étudiait scrupuleusement. Rentré chez lui, nous apprend le *Sémaphore* de Marseille, il travaillait, avec un aide-de-camp extraordinaire, qu'il avait amené tout exprès, et mettait en ordre les notes prises dans la matinée. Nécessairement le ministre lui avait signalé ce moyen délicat de mettre à profit l'hospitalité française.

Autre détail, — c'est le *Figaro* qui le donne, et voici la substance de son article.

On essaye depuis quelque temps dans la plaine de Satory des canons d'un modèle particulier. Les expériences se font de grand matin. Il paraît qu'à l'une de ces expériences un servant de pièce

inattentif ou imprudent, reçut une grave blessure. Voilà ses camarades en alerte. Comment ramener le blessé à Versailles? on n'a que des caissons,— moyen de transport impraticable.

Tout à coup les artilleurs aperçoivent une calèche à quelque distance du polygone.

Cocher sur le siége, maître absent, l'occasion est providentielle.

Un officier va droit au véhicule, explique le cas et invoque le sentiment de l'humanité. Bref, la calèche part, emporte le soldat évanoui au trot de deux magnifiques chevaux de sang, le dépose à l'hôpital militaire et revient à l'endroit même où elle stationnait vingt minutes auparavant.

Le maître la cherchait du regard. Sa figure était à l'orage.

Il allait interpeller vertement le cocher rôdeur, lorsque l'officier qui avait réclamé le service, et qui tenait à excuser l'automédon, s'approche et reconnaît, — devinez qui? — M. le comte

de Goltz, ambassadeur du roi Guillaume à la cour de France.

En vérité, ces Prussiens ont des fantaisies de promenade extraordinaires !

Ce n'est pas tout.

Jetez les yeux sur ce fragment d'une lettre adressée, vers la fin d'août, à un journal de préfecture, le *Messager de Toulouse :*

« Les expériences continuent à Meudon sur les petits canons de nouveau modèle, l'arme la plus terrible qu'on ait encore inventée. Quel est le mécanisme ? Nul ne le sait, à l'exception des officiers d'artillerie qui dirigent les expériences. On apporte dans des valises de cuir les canons, les affûts et les munitions. La manœuvre s'exécute derriere des planches. Tout ce que l'on peut savoir, c'est qu'à 2,500 mètres ces armes font pleuvoir sur la cible une véritable pluie de boulets. A cette distance, le boulet perce une plaque de

fer de deux centimètres d'épaisseur. Chaque canon peut tirer une vingtaine de coups par minute, et deux hommes suffisent pour porter l'arme, l'affût et les munitions. Ils manœuvrent cette artillerie avec une facilité prodigieuse, à en juger par le résultat.

« Or, la Prusse s'est émue de cette invention. Des officiers prussiens sont venus à Meudon pour l'étudier. En deux fois la police en a arrêté huit.

« Arrivant en costume d'ouvriers, pantalon de toile grise et blouse bleue, ils trouvaient aux environs du champ de manœuvre d'autres ouvriers qui avaient l'air de flâner ou d'attendre l'heure du travail. C'étaient des agents de la police de sûreté. On les avait choisis Alsaciens tout exprès, de sorte que si les Prussiens causaient entre eux sans défiance, les agents ne perdaient pas un mot.

« On lie connaissance ; les ouvriers parlent des canons, ils savent quelques détails.

« Pour mieux causer, on entre dans une guinguette voisine. Là se trouvent des ivrognes qui cherchent querelle, des gendarmes qui arrêtent tout le monde, et le tour est joué. Les officiers prussiens, conduits à la préfecture de police et interrogés avec tous les égards possibles, ont été mis en liberté, après avoir donné leur parole qu'ils allaient retourner immédiatement chez eux. »

M. de Bismark se croit le plus fin : c'est un excès d'amour-propre qui frise le comique, tant il est peu justifié.

Çà, voyons, Excellence, avez-vous jamais pu, même dans l'insomnie la plus rageuse et la plus exposée aux folles combinaisons du vertige, aux transports absurdes de la fièvre, — avez-vous jamais pu, dis-je, concevoir le projet ridicule de lutter avec la France ?

Pauvre homme ! la maladie seule vous excuse.

Voyagez seulement vingt-quatre heu-

res dans nos provinces de l'Est, en Alsace ou dans les Vosges, et vous aurez la mesure de la haine encourue par vos compatriotes, lors des invasions de 1814 et de 1815, — haine qui persiste et se transmet d'âge en âge, de génération en génération, du père à l'enfant.

Savez-vous, monsieur le comte, que vos troupes insolentes, effrénées, sans vergogne, ont commis là de véritables horreurs?

Elles ont saccagé les villes et porté dans nos campagnes le fer et le feu; elles ont volé, pillé, égorgé nos concitoyens, en profitant de la détresse publique et de la désolation générale, — à une époque sinistre où le plus grand génie des temps modernes, victime de vos trahisons et de vos perfides alliances, voyait la patrie, épuisée de sang et de sacrifices, lui prodiguer ses ressources suprêmes.

Il s'agissait de défendre le territoire envahi; l'heure était venue de lutter

contre l'ignoble et lâche coalition de tous contre un seul.

Or, n'oubliez pas que dans cette province, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, le souvenir est implacable.

Sans parler du dégoût pour le protestantisme, qu'on n'y dissimule en aucune sorte, l'aversion que vous inspirez y reste vivace, avec la colère, avec le mépris,—et le mot *prussien* y est encore le synonyme honteux d'une chose dont le nom répugne à la pudeur du langage.

Chez nous, il n'y a pas un homme, pas un enfant, pas un vieillard, pas une femme qui ne soient disposés à prendre le fusil, le fléau, la fourche, tout ce qui foudroie, assomme, éventre, et peut anéantir les bataillons odieux qui oseraient tenter une invasion nouvelle.

Il a suffi, je ne dis pas d'une crainte, — on ne craint rien, — mais d'une apparence, d'une ombre de péril, pour faire sortir tout armée du sol vosgien une phalange héroïque.

Nos francs-tireurs, plume au vent, carabine au bras, cartouchière pleine, attendent à la frontière vos soldats au casque pointu.

Mais c'est impossible, vous n'avez jamais eu cette idée burlesque, Excellence.

Devant la France couronnée d'une auréole de conquêtes, devant la reine de l'esprit, de l'intelligence et des arts, reconnue pour telle par la civilisation du monde; en face de la grande nation catholique, du pays loyal, intrépide, protégé du ciel, on passe, monsieur le comte, on s'incline, — on ne menace jamais!

Si vous êtes malade, guérissez-vous; si, comme j'en ai peur, vous avez péché contre le septième commandement, pratiquez la restitution, seul remède efficace aux angoisses d'une conscience troublée.

Réparez les fautes commises, appliquez-vous au repentir; ne négligez pas surtout la modestie, le plus bel

apanage du talent, même en politique, et, dans les tentations de rechute, lisez et relisez ce quatrain significatif d'une muse patriote :

Le pont du Rhin sera bien fait, je crois ;
Car on a confié cette œuvre aux plus habiles ·
L'Allemagne fournit le bois,
La France se charge des piles

* *
*

P. S. Voilà ce que nous écrivions, il y a trois ans.

Depuis lors, M. de Bismark, aveuglé par une ambition folle, a continué ses empiétements pleins d'insolence. Fourbe et brutal tout à la fois, ne reculant ni devant le mensonge diplomatique, ni devant l'usurpation violente, il a fait déborder nos colères nationales.

A l'heure où nous écrivons, la France a tiré l'épée. Partout l'enthousiasme est au comble, et l'on va châtier l'insolence prusienne.

FIN.

10 décembre 1870.

Hélas ! pourtant ce ne sont pas des fanfaronnades qu'on vient de lire! mais j'écrivais ces lignes au mois d'août dernier. Qui eût seulement osé prévoir ce que nous avons vu?

Nous étions coupables; le bras de Dieu s'est appesanti sur nous.

Tu crois à ton triomphe, ô Bismark !

Mais la grande nation, mais la France catholique ne peut être écrasée par cette avalanche de huguenots que tu as lancée contre elle.

Non, Dieu ne le permettra pas.

Le jour approche où tu seras englouti dans ton opprobre, et la verge qui nous frappe sera brisée et jetée au feu.

EN VENTE :

1re Série. Jules Favre.—Vr Hugo.—Berryer.—Balzac. — Le Père Félix. — Châteaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber. — Offenbach. — Gavarni. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Crémieux. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr. — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago. — Arnal.—Adolphe Adam.—Cormenin.—Mélingue.

2e Série. Pie IX.—Louis Veuillot.—Mérimée.—George Sand.—Henri Monnier.—Félicien David.—Alfred de Musset. — Pierre Leroux. — Scribe. — Thiers. — Ricord. — Ed. About. — Carnot. — Changarnier. — Raspail. — Rochefort. — Villemain. — Beauvallet. — Michelet. — Dupin. — Henri Murger. — Gustave Planche. — Falloux. — Montalembert. — Dumas fils. — Déjazet. — Rachel. — Le P. Hyacinthe. — Clairville. — E. Labiche. — Frédérick Lemaître. — Ledru-Rollin. — Blanqui. — Louise Colet. — Garnier-Pagès. — Le P. Enfantin. — Cabet. — Baron Taylor. — St-Marc Girardin. — Napoléon III. — Le prince Napoléon.—Mirès.—Emile Deschamps. — Arsène Houssaye. — Pierre Dupont. — Courbet. — Champfleury. — Emile Augier. — Théodore Barrière. — Anicet Bourgeois. — Paul de Cassagnac. — Emile Ollivier. — Mgr Mermillod. —Cavaignac.— Proudhon,—Antonelli.—Mgr Darboy.—Salvandy.—Alfred de Vigny.

225.—Verdun, imprimerie de Ch. Laurent.